

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPAMA

Vol. IV -- No 9

Samedi, le 5 Juin 1897

Paraîtra très prochainement

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE

LÉGENDE CANADIENNE

Illustrée de 9 gravures

Sera donnée complète en 1 numéro

L'HOMME AUX CENT FEMMES

NOUVELLE ILLUSTRÉE

La publication de cette nouvelle,  
l'une des plus originales que l'on  
puisse lire,

.. COMMENCE DANS CE NUMÉRO

Complète en 3 numéros.

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS  
LE NUMERO

# PRIMES

Pour les . . . . .  
Acheteurs . . . . .  
Au Numéro

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

— ET —

SACRÉ-CŒUR DE MARIE

2 Chromo-Lithographies de 21 x 27½ pouces

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du **Cyclorama Universel** pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles qui suivent :

## UN CHROMO POUR

20 . . . . .	coupons consécutifs et . . . . .	5 centins
ou 15 . . . . .	“ “ “ “ . . . . .	10 “
“ 10 . . . . .	“ “ “ “ . . . . .	15 “
“ 5 . . . . .	“ “ “ “ . . . . .	20 “

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le tube d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME  
**POUR CHROMO No 2**

# UNE AUTRE PRIME

“ **A la Memoire d'Alphonse Lusignan** ”

HOMMAGE

*De ses Amis et Confrères*

Magnifique volume de littérature canadienne, écriin renfermant plus de vingt cinq contributions littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui se fait rare.

Les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** auront, pour se procurer ce volume, les avantages suivants :

15	Coupons consécutifs	et	10	centins
ou 10	“ “ “ “	et	15	“
“ 5	“ “ “ “	et	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME  
**Vol. d'Alph. Lusignan No 2**

# DICTIONNAIRE “LAROUSSE” EN PRIME

A toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du “ **DICTIONNAIRE LAROUSSE** ”



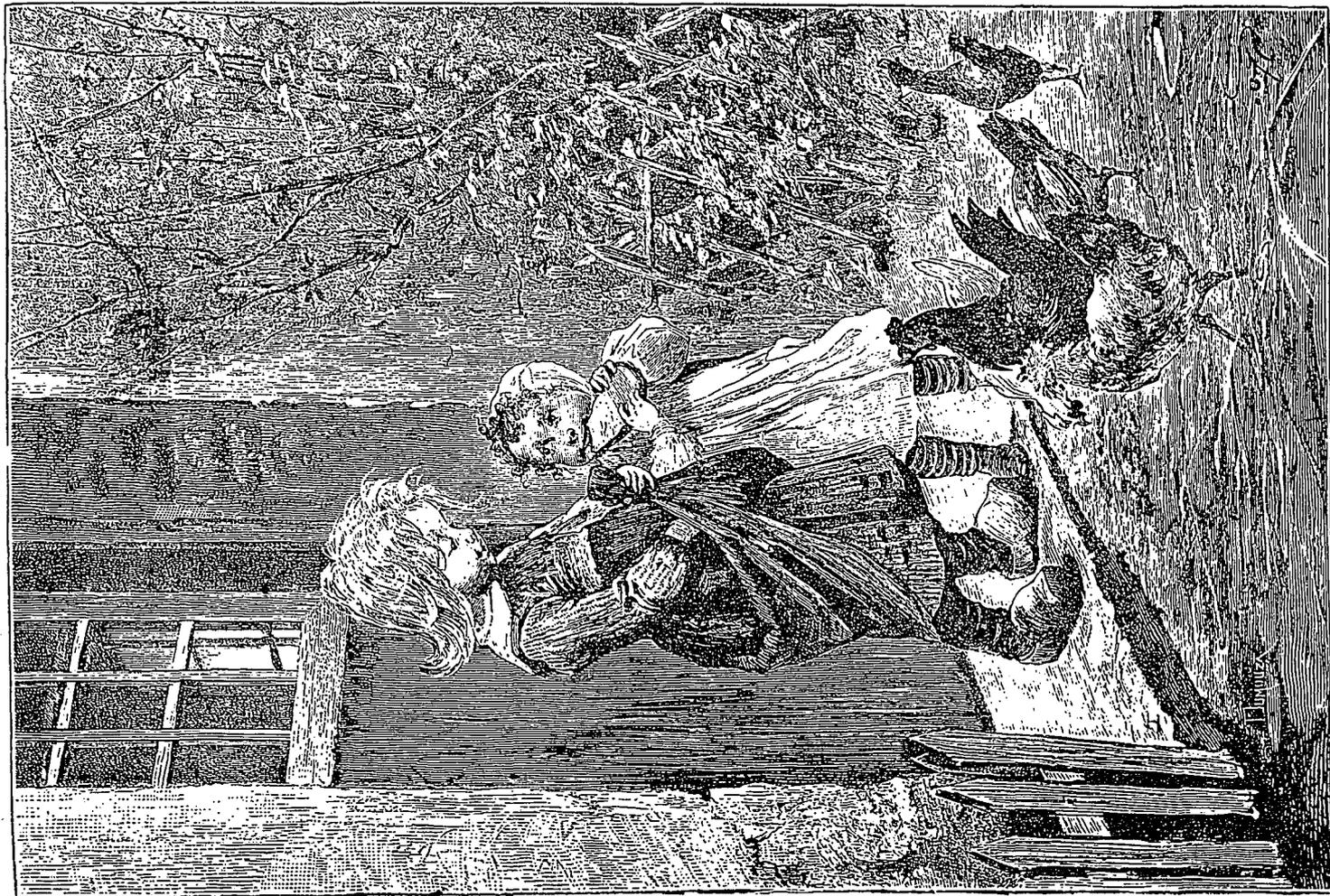
Un bon *Dictionnaire manuel* est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin. Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le **DICTIONNAIRE COMPLET de LAROUSSE** réalise jusqueici le type le plus parfait du *Dictionnaire manuel*. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, **25 tableaux synthétiques**, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 309 noms, contient **250 jolis portraits (partie neuve)**, des **Cartes géographiques**, **Cartes particulières pour le Canada**, gravées spécialement pour l'ouvrage et colorées; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

BEAUX-ARTS



LA PETITE FERMIERE, PAR J. GEOFFROY

## ON DIT QU'ERREUR N'EST PAS COMPTE



I

Le barbier. — Allez-vous à la joûte de la crosse, aujourd'hui, monsieur !

Le patient. — Non ; je n'en veux plus.

Pendant la guerre de 1870, un soldat entra chez un horloger du Palais-Royal, et, lui tendant une petite montre, lui demanda à combien reviendrait la réparation. L'horloger l'examina et dit :

— Cela reviendrait au double du prix coûtant de la montre.

— Oh ! si ce n'est que cela, peu m'importe ! je paierai volontiers le double de ce qu'elle m'a coûté, car j'y tiens beaucoup.

— Que pouvez-vous bien en avoir donné ? fit l'horloger curieux.

— J'ai allongé un bon coup de poing sur la tête d'un Allemand qui l'avait dérobée, car elle est de fabrication française et si vous la réparez, je suis prêt à vous en allonger deux. L'horloger refusa le travail et le prix proposé.

## Le Baume Rhumal

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du **Baume Rhumal**.

Mon ami, le major Bougonneau, maintenant à la retraite, conserve une rancune invétérée contre les autorités militaires ; c'est une opinion faite chez lui, qu'il y a cinq ans, alors de service aux colonies, il se distingua d'une manière toute spéciale en certaine occasion et qu'on aurait dû le décorer.

Vous n'êtes pas entré cinq minutes en conversation avec lui qu'il s'arrange de manière à amener son sujet favori sur le tapis, et alors il vous raconte ses peines. C'est ce qu'il fit, il y a deux jours à l'issue d'un dîner où assistait le curé de sa paroisse. Il le prit par la boutonnière et l'entretint de l'injustice dont il était victime.

— Mon cher major, lui dit le curé, cherchant à le consoler, nous avons tous nos douleurs ici-bas ; tous, nous avons notre choix à porter.

— C'est justement là où vous vous trompez, répliqua le major, puisque j'attends encore pour porter la mienne.

## UN LÉGER MALENLENDU



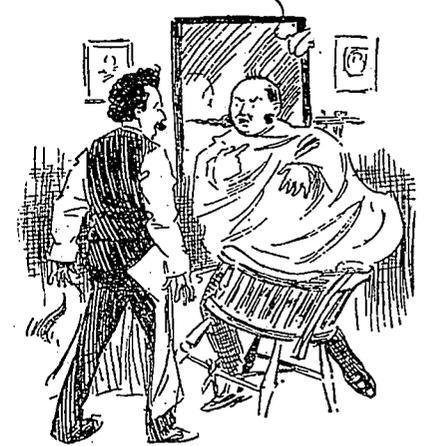
II

Le barbier, tenant les favoris. — Vous n'en voulez plus, avez-vous dit ?

Le patient. — Non, plus du tout.

Et il avait à peine fini de parler qu'il entendit le grincement des ciseaux dans ses favoris.

## COMMENT RÉPARER L'ERREUR



III

Le patient, bondissant. — Sacrebleu !... pourquoi me coupez-vous les favoris ? ..

Le barbier. — Mais vous avez dit que vous n'en vouliez plus !

La jeune et charmante Isabelle vient de faire un voyage dans le midi de l'Europe.

— Dis-donc, papa, sais-tu que j'ai promis ma main à sept ducs, onze comtes et neuf grands de première classe.

Le père (*abasourdi*). — Tu dis ?

Isabelle. — Oh oui ! mais tout ça c'est le même personnage. C'est un Espagnol, tu sais !

— Vous êtes un gentil petit garçon, Alfred, dit M. Leneuf.

— C'est ce que me disent tous ceux qui viennent voir ma sœur, pour la première fois, remarqua Alfred.

Au printemps de la vie, on se croit fine lame,  
Favorisé des cieux ;  
Mais même à l'âge mûr, près d'une belle dame  
Le cœur n'est jamais vieux.

FEUILLETON DES ENFANTS



PIERRE ET PAUL — DESSINS DE L. FRÉLICH

## PIERRE ET PAUL

FEUILLETON DES ENFANTS

## I

Pierre et Paul se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Cette ressemblance est, d'ailleurs, autant morale que physique. Sous prétexte qu'ils sont jumeaux, jamais ils n'obéissent ou ne désobéissent l'un sans l'autre.

Pour l'instant, ils creusent avec leurs pelles un canal destiné à relier deux flaques d'eau. Il s'agit de faire une seule belle grande, au lieu de deux petites. Mais les pelles, cela va trop doucement; avec les mains, la besogne avance bien plus vite.

M. de Lesseps n'a pas mieux réussi à percer un isthme, à réunir deux mers. Malheureusement Pierre et Paul se sont barbouillé la figure en voulant essuyer la sueur de leur front, et, devons-nous le dire, en suçant leurs doigts pour se désaltérer.

## II

« Maintenant, dit Paul, allons nous débarbouiller à la fontaine qui est au bout du parc. — En même temps nous boirons avec nos gourdes que nous avons laissées sous la tonnelle, » répond Pierre, qui ne veut pas être en reste de bonnes idées.

Les deux petites frimousses sont bientôt redevenues roses; mais la soif aura été longue à étancher.

*(La suite prochainement).*

Lesimple. — N'est-il pas étonnant qu'on choisisse pour nos agents des bottes si lourdes, qu'ils sont incapables de courir vite ou longtemps avec ?

Leruse. — Mais pas du tout. S'ils étaient chaussés plus légèrement, ils s'éloigneraient des endroits où il y a quelque rixe ou quelque désordre bien plus vite qu'ils ne le font maintenant.

— Quelle différence y a-t-il entre la charité et un tailleur ?

— La charité couvre les péchés et le tailleur couvre les pécheurs.

## Adopté partout

Le **Baume Rhumal** est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris.

## L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE



Le jeune Manitobain, à son précepteur : — Mais, sûrement, ce petit Métis, n'irait pas au ciel, supposant qu'il meure ce soir ?...

M. Pedigree. — Certainement qu'il irait, supposant son état moral et religieux tel qu'il faut.

Le jeune Manitobain. — Comment, dans un tel débraillé ?...

Bébé justicier :

Bébé est un petit blondin rose et joufflu de trois ans et demi. Sa maman lui a appris ce matin sa première fable : la Cigale et la Fourmi; et sa mémoire a été rebelle. Comme il est loti d'un petit estomac impérieux, il s'est attendri sur la pauvre cigale; et s'est couché très préoccupé de la dureté de la fourmi.

Le lendemain matin sitôt levé et lesté de son déjeuner, il court au jardin, où sa maman le retrouve, armé d'un bâton et paraissant occupé à gratter la terre.

Elle s'approche et voit une longue théorie de fourmis courant ça et là d'un air désespéré, devant un petit colosse qui les poursuit impitoyablement.

— Maman, dit Bébé en relevant la tête, aussi grave que la justice en personne, j'enlève les grains de blé aux méchantes fourmis; ce sera pour les pauvres cigales qui meurent de faim.

Qui vous a amené ici demandait l'aumonier d'une prison centrale à un condamné nouveau venu.

— Une différence d'opinion, Monsieur l'Abbé.

— Comment cela ?

— Je prétends que je suis innocent, et le juré a soutenu que j'étais coupable.

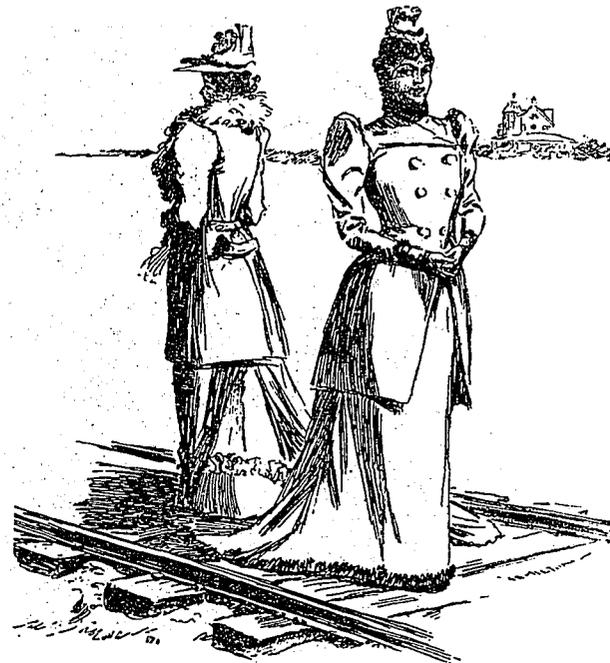
M. Richard, à Antoine son domestique. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand j'ai sonné.

— Parce que je n'ai pas entendu la sonnette.

M. Richard. — Bien, quand vous n'entendrez pas la sonnette, venez me le dire.

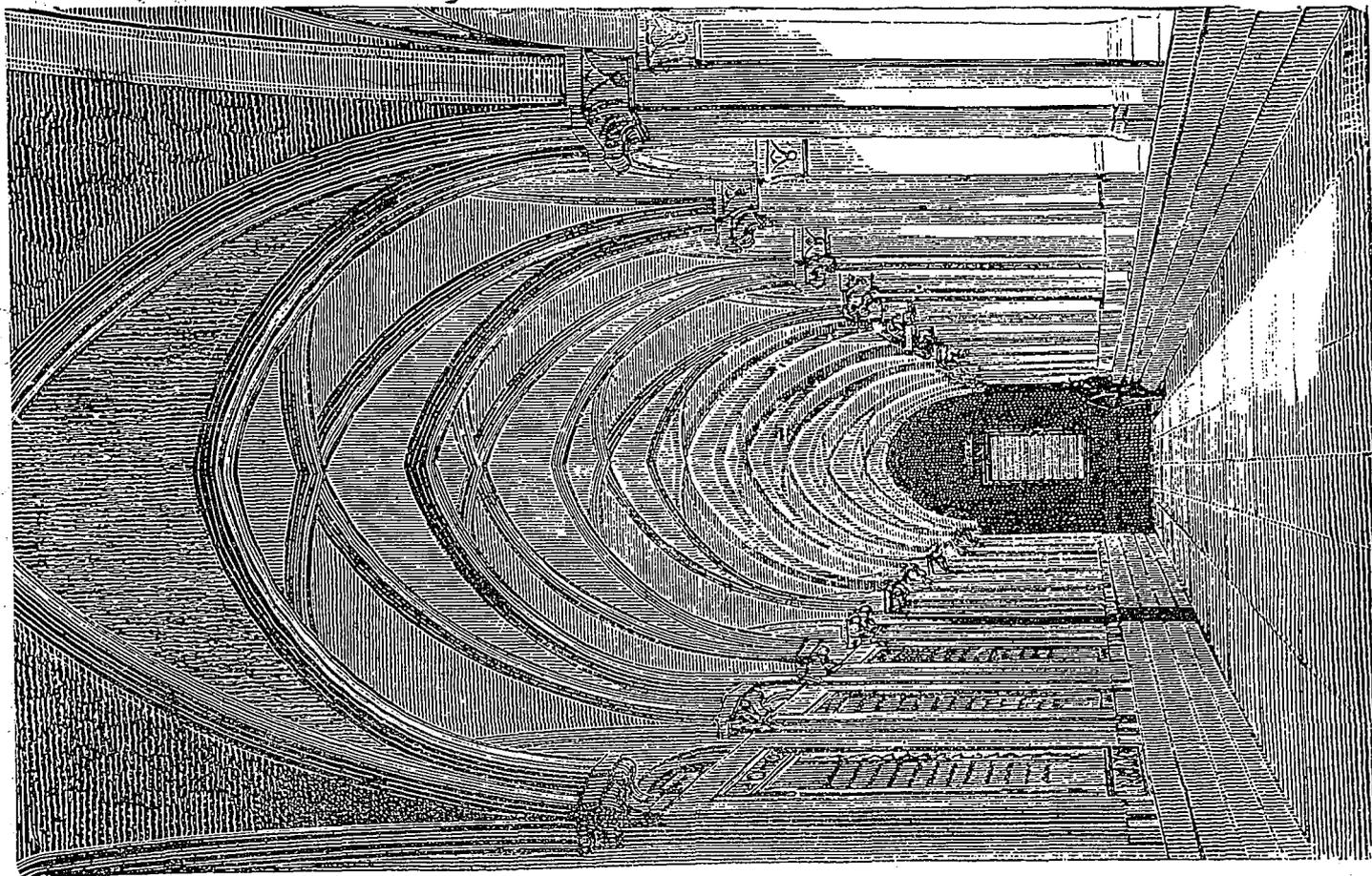
— Oui, monsieur.

## LA SCÈNE SE PASSE AUX ÉTATS-UNIS



Le seul cas où deux "traînes" peuvent passer en même temps sur la voie ferrée.

JÉRUSALEM



CLOITRE DU PATER, SUR LE MONT DES OLIVIERS

## IL Y A VERNISSAGE...



Madame se vernit.

## Le mal de montagne :

Jusqu'à une hauteur de 5,000 mètres, l'homme peut s'acclimater assez facilement à l'air raréfié. De Humboldt a vu des Péruviens exploiter la ferme d'Antisana, à 4,101 mètres au-dessus du niveau de la mer. Jacquemont a visité dans le Thibet des villages à 5,000 mètres de hauteur absolue. La Paz est située dans les Indes à 3,717 mètres ; cependant les habitants de cette ville ne souffrent nullement de la rareté de l'air, mais les étrangers nouvellement arrivés ne peuvent y faire une marche un peu longue sans s'arrêter souvent, et sont fort malheureux, lorsqu'au bal les jeunes Péruviennes ont la malice de les inviter à faire quelques tours de valse.

Pourquoi dit-on toujours qu'une langue de dame Est aussi effilée que la plus fine lame ?  
Je proteste bien fort contre jeunes et vieux  
Qui propagent ce bruit sous le dôme des cieux.

## Ayez-en toujours à la maison

Sans attendre que le mal ait fait des progrès et soit plus difficile à combattre, guérissez toutes les affections de la poitrine, des bronches, des poumons et de la gorge, avec le **Baume Rhumal**.

Un jeune étudiant ayant vu que Coppée publiait des vers dans certaines revues lui écrivit :

" Monsieur.

Comme je vois que vous insérez des vers dans la *Revue*... je vous en envoie quelques-uns. "

A quoi Coppée répondit :

" Monsieur,

Nous n'insérons pas de rimes sans raison. "

N. B. — Si ce n'est pas de Coppée, c'est d'un autre.

## ELLE VOULAIT S'EN ASSURER



Mlle Jétillair, au bureau de poste. — C'est un bureau de renseignements ?

Le commis, empressé. — Oui, mademoiselle, quelle information désirez-vous ?

— Est-ce que ma toque est bien droite ?...

## ... ET VERNISSAGE



La vernissage de monsieur.

Connaissez-vous l'origine de cette locution : payer en monnaie de singe :

Je la trouve dans une ordonnance du roi Louis IX, touchant le petit pont de l'Hôtel-Dieu : les montreurs de singes s'acquittaient du droit de péage, en faisant danser leurs animaux devant les gens chargés de recevoir les droits de passage. De là l'expression venue jusqu'à nous.

M. Pardessus (*d'un ton sévère*). — C'est bien la quinzième fois que je me présente pour toucher ma facture.

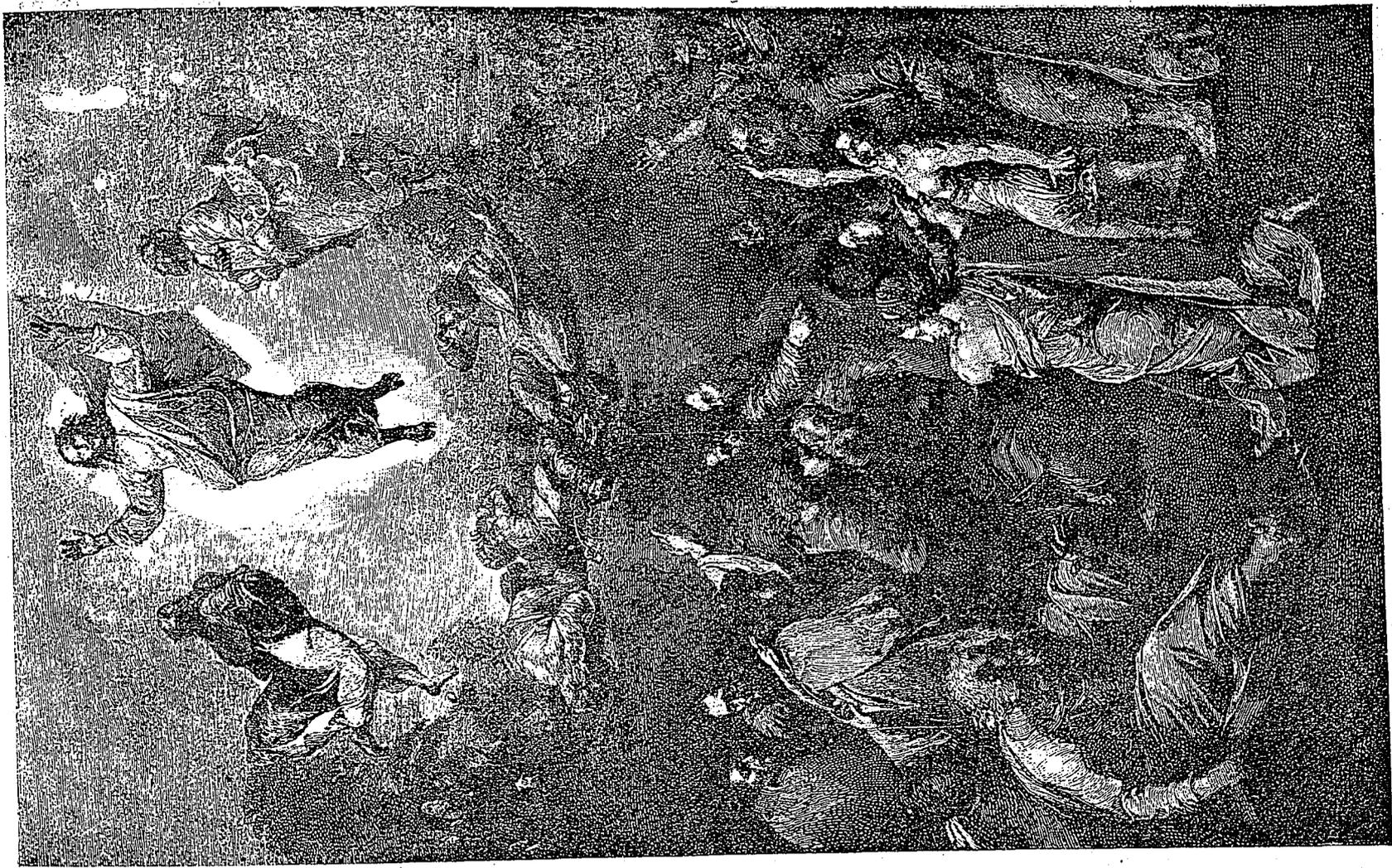
M. Ledur (*froidement*). — Oui, c'est ce que j'admire en vous, Monsieur Pardessus : votre extraordinaire persévérance. C'est une vertu que l'on doit encourager. Veuillez bien revenir un autre jour, je vous prie.

M. Lefort. — Eh bien, moi, mon ami, je connais une femme qui est capable de garder un secret.

M. Lesec. — Qui donc ?

M. Lefort. — Ma femme ; il y a dix ans que nous sommes mariés et je n'ai pu encore lui faire dire pour-quoi elle a toujours besoin d'argent.

BEAUX-ARTS



LA TRANSFIGURATION — D'APRÈS RAPHAEL, AU VATICAN

## LA MODE FIN DE SIÈCLE



Voilà un chapeau qui, sans faire fureur, pourra éclipser au moins... tout ce qui aura place dessous.

—Oui, s'écrie l'un des galants, comme cela on peut fumer à l'ombre !...

—Et on ne craint pas les ondées, ajoute l'autre.

—Mon père est excellent, et je suis sûr qu'il a rempli envers moi tous ses devoirs. Je n'ai qu'un seul reproche à lui adresser.

—Lequel ?

—La nature humaine a ses faiblesses, je le sais, mais je crois que je ne pourrai jamais lui pardonner toutes les allées et venues qu'il a faites en racontant à ses amis tous les bons mots qu'il m'a attribués alors que j'étais bébé.

Mlle Laveille. — C'est aujourd'hui le jour de mon anniversaire.

Mme Lebon (*soucieuse de plaire*). — Oh ! je suis sûre que vous ne le paraissez pas.

Pas difficile :

C'est l'usage dans une certaine manufacture de payer les employés tous les quinze jours. Les travailleurs ayant trouvé un inconvénient à ce mode de paiement, résolurent d'envoyer un délégué à leur patron pour lui expliquer leurs griefs.

Le délégué s'empresse de remplir sa mission. Il est introduit auprès du directeur :

—Eh bien, Daniel, que me voulez-vous ?

—Sauf votre respect, monsieur, je suis envoyé par mes camarades comme *déréglé*, afin de vous exposer que nous serions heureux si vous vouliez bien nous payer nos gages de la quinzaine tous les huit jours.

## DANS UN CONCERT DE BANLIEUE



M. Pepin, un amateur d'une grande force, chantait avec une furia digne de son talent, la romance : "Ah ! laissez-moi dormir," lorsqu'une pomme lancée adroitement de la galerie a failli le faire dormir de son dernier sommeil.

## ELLE PARAÎSSAIT EN AVOIR BESOIN



—Oh !... servante stupide, de m'apporter un seau d'eau lorsqu'il ne m'en faut qu'un petit pot ?

—Je pensais que Madame pourrait toute l'employer...

La petite Lucie était allée rendre visite à sa tante. Sa grande cousine Laure resta un moment seule avec elle et cherchait en vain à l'intéresser. Bien que toute habillée pour sortir, elle décrocha une mandoline et joua une simple mélodie. Lucie semblait ravie. Encore ! dit-elle quand la mélodie fut finie. Laure recommença. Encore fit de nouveau Lucie.

—Comme tu aimes la musique ! s'écria Laure jouant l'air pour la troisième fois.

—Oh ! ce n'est pas la musique : mais j'aime à vous voir jouer. Si vous saviez, comme les plumes de votre chapeau s'agitent drôlement.

Guy. — Tiens, ce cher bon, j'ai su que vous vous étiez noyé.

Gaston. — Non, pas moi. C'est mon frère.

Guy. — Quel dommage !

## LES EMMURÉS VOLONTAIRES DE TIRESPOL

Un drame effroyable, ayant pour cause la superstition, a eu lieu à Tirespol, dans le gouvernement de Cherson, Russie.

Dans le voisinage de la ville se trouve plusieurs ermitages occupés par des adhérents à des sectes dissidentes ; il y a quelque temps, le bruit y fut répandu que la fin du monde était prochaine.

A cette époque, dix-sept ermites disparurent, sans qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus.

Un de leurs compagnons vient de confesser que tous, désireux de s'assurer la palme du martyre, s'étaient fait emmurer vivants.

Sur ces indications, la police découvrit le lieu où s'était accompli cet acte incroyable de fanatisme et trouva les cadavres des dix-sept victimes volontaires.

Une dame ayant deux de ses amies en visite (à elle-même). — Oh ! que je voudrais voir partir l'une des deux. J'ai tant à dire à celle qui resterait sur le compte de l'autre.

— Avez-vous lu le nouveau roman : *Glacé* ?  
 — N'est-ce pas l'œuvre de Nathaniel Hope ?  
 — Je croyais que l'auteur était Nansen.

Laure. — Nous venons de discuter quelle était la chose la plus tendre au monde.

Guy. — Et quel en est le résultat.

Emma. — Laure dit que c'est l'amour.

Laure. — Et Emma prétend que c'est l'honneur.

Guy. — Je vais vous mettre d'accord. Ce n'est ni l'un ni l'autre.

Emma. — Eh bien, quoi, alors ?

Guy. — C'est la rosée. Quant on veut parler d'une chose bien tendre, ne dit-on pas : tendre comme la rosée.



LES EMMURÉS VOLONTAIRES DE TIRESPOL

## CE QUI S'APPELLE UNE DEVEINE



L'épouse. — Qu'y a-t-il donc, mon ami? Sont ce les affaires municipales qui te mettent dans un tel état d'anxiété?...

Le mari. — J'ai vendu mon lot à bâtir \$600., hier, à un collègue.

L'épouse. — Mais il n'y a pas là matière à tant de regrets, ce me semble.

Le mari. — Il est question maintenant d'élargir la rue, et voici une offre avec un chèque de \$1,200 !...

A la caserne :

Adjudant Malembouché. — S'pèce de tourte, arrivé après l'appel, hein? Signifie ça.

Pitou. — Subséquemment, ma lieutenant, que c'est le truïn qui était en retard.

Adjudant. — Autre fois quand ce b... de train fera le rossard, faites-moi le plaisir d'en prendre un autre qu'arrive à l'heure.

Prompt à l'action est le jeune homme qui ne se défie pas de l'ignorance; lent est le vieillard qui se défie de la science.

Les secrets du reportage :

Un reporter ignorant comme un âne écrit: Nous sommes parfaitement informés."

Quand il se base sur une simple rumeur, il dit :

" Nous tenons d'une source des plus sûres."

Quand il est incertain :

" Comme on le sait fort bien."

S'il a épuisé tout ce qu'il peut dire sur le sujet, il ajoute :

" Nous pourrions continuer pendant plusieurs colonnes."

S'il n'a rien entendu du tout :

" Il est venu jusqu'à nos oreilles."

S'il ne sait pas l'origine d'une affaire, il risque cette phrase :

" Comme tous nos lecteurs le savent bien."

Si personne ne lui a dit un mot de sujet :

" On vient de nous assurer."

Quand il a plus de sans-gêne encore que de paresse, il prend les phrases d'un autre, quitte à crier après : quelle mauvaise orthographe.

## UN GENDRE DECIDÉ



Le mari. — Je ne puis l'endurer plus longtemps; aussi vais-je acheter une muselière!

L'épouse. — Une muselière!... Pour qui?

Le mari. — Mais, pour ta mère!

## IL POUVAIT SE PERDRE DEDANS



Courtand — Quel pantalon, Bonacieu!... Je ne voudrais pas être vu là-dedans pour beaucoup.

Poivrot. — Non, hein? mais je doute beaucoup si tu le pourrais, eh! eh! eh!...

Entendu, l'autre jour, dans un salon: Quelle admirable femme que cette L... D...

— Quels yeux!

— Quel nez!

— Quelles épaules!

— Quelle bouche!

— Une vraie bouche d'éléphant.

— Oh! oh! oh! pas si grande.

— Je veux dire qu'elle est meublée du plus bel ivoire!

Georges. — Ma Laure aimée, je t'ai apporté un beau col en dentelles. C'est de l'imitation, il est vrai, mais tu ne saurais la distinguer de la vraie dentelle!

Laure. — Oh! si! je verrais tout de suite la différence.

Georges. — A quoi donc!

Laure. — Au prix.

## LA PRESQU'ILE SLAVO-GRECQUE

## LE BALKAN. — LE DANUBE

Le Balkan est parallèle au Danube, ou plutôt le Danube lui est parallèle. Ce puissant fleuve englouti les grandes rivières du pays, Save, Morava serbe, Olt, Séreth et Pruth, et tombant à la mer Noire avec le tribut de 81,700,000 hectares, il lui verse 2,000 mètres cubes par seconde aux eaux les plus basses, 28,000 en haute crue, 9,180 dans la moyenne de l'année.

Au temps jadis par six branches, aujourd'hui par trois, il entre dans le lac orangeux et perfide que les anciens avaient ironiquement nommé Pont-Euxin, c'est-à-dire mer hospitalière ; le bras du Nord, la Kilia, qui est russe, enlève environ 5,800 mètres cubes sur les 9,180 du fleuve ; la Soulina, qui est roumaine, a beaucoup moins de flots (800 mètres cubes) que l'une et l'autre branches, mais la nature et l'art l'ont faite seule navigable, et il y a maintenant plus de cinq mètres d'eau sur sa barre ; le Saint-Georges (2,600 mètres cubes), appartient aussi aux Roumains.

Grand de 275,000 hectares, le delta danubien s'accroît incessamment par les apports du maître fleuve, capable d'ajouter chaque année à la terre 6 kilomètres carrés dans 10 mètres d'eau.

A côté de ce premier courant d'Europe, les autres rivières de la presqu'île méritent à peine d'être nommées.

La Mariçsa, l'ancien Hebrus eût flottèrent les membres d'Orphée, baigne Andrinople et tombe dans l'Archipel à Enos, vis-à-vis de l'île de Samothrace ; de Kara-Sou \* s'achève en face de l'île de Thaso ; la Strouma, que les Grecs nommaient Strymon, boit les superbes sources du bassin de Drama ; le fangeux Vardar a comme le Danube ses " Portes de fer " et remblaie lentement le golfe de Salonique ; cet antique Axios est, dit Homère, le plus beau des torrents du monde ; l'Indjé-Kara-Sou, jadis l'Haliacmon, apporte des eaux saumâtres à ce même golfe ; le Salamvria fut le Pénée chanté par les poètes ; il se perd aussi dans la petite mer salonicienne ; le Drin est le grand, le pittoresque torrent de l'Albanie ; tourné vers un autre horizon, il court à la rencontre de l'Adriatique.

## RACES DIVERSES — NATIONS POSITIVES — NATIONS NÉGATIVES

Sur les 20 millions d'hommes de l'ancienne Turquie d'Europe, il y a, par à peu près ; 7 à 8 millions de Slaves, 5 à 6 millions de Roumains, 3 millions de Grecs, 1,500,000 à 1,800,000 Albanais, moins d'un million de Turcs ; des Circassiens, des Bohémiens, des Arméniens, des Juifs, etc.

## TURCS OU OSMANLIS

La race des Turcs ou Osmanlis a dominé pendant des siècles, et jusqu'à ces dernières années, la presqu'île Slavo-Grecque. Il n'y a guère que deux cent ans,

ce peuple très brave, très patient, très fier, déjà maître de Budapest, assiégea Vienne, reine du Danube. L'Europe alors tremblait de tous ses membres quand il déployait l'ardente armée des Janissaires. Aujourd'hui le Turc expie par des avanies la terreur dont nous étions tout pâles ; il ne menace plus l'Europe où il tenait le fleuve Danube, l'Asie où l'Euphrate était sien, l'Afrique où ses chevaux buvaient le Nil et le Chélif ; même en sa presqu'île d'Europe, il conserve à peine ombre de prépondérance.

Ce n'est point une race, car le sang du Steppa, le sang turc et tartare mêlé de finnois, de mongol, s'est depuis longtemps noyé dans d'innombrables mariages avec les Circassiennes, les chrétiennes grecques ou slaves, les esclaves, les négresses ; mais il leur reste la langue que d'Asie ils apportèrent en Europe. Ils habitent surtout Constantinople et ses environs, quelques-unes des grandes cités de l'Empire, et, en masse compacte, la Bulgarie orientale, autour de Choumla, du Balkan au Danube et à la mer Noire.



UN IMAN

\* Ces mots turcs veulent dire l'Eau Noire.

## ELLE CONNAISSAIT LE SEXE, TOUT DE MÊME



Directrice de la revue. — Oui, c'est... bien Mlle Poinsec, mais je... je... ne vous ai pas dit d'y mettre un homme !

La jolie artiste. — Non ; mais j'avais compris que c'était pour la colonne des dames !...

Bonne matinée :

Jean. — Je suis bien peiné d'apprendre vos troubles domestiques.

— Quelle espèce de trouble est-ce cela ? monsieur.

— Eh bien ! je veux parler des troubles de votre maison. On m'a dit que votre femme s'était enfuie. Est-ce vrai ?

— C'est un fait réel, monsieur.

— Bien entendu cela vous rend triste.

— Oui monsieur. De la manière dont la chose se comporte en ce moment, je me sens tout à fait triste.

— En ce moment, que voulez vous dire par : en ce moment ?

— Je veux dire qu'elle n'a pas encore eu le temps d'aller assez loin pour me rendre bien certain qu'elle ne reviendra pas.

Un ventriloque, anglais d'origine, se trouvait en représentation à Paris. Il ne savait pas très bien le français.

Déjeunant un jour au restaurant Chose, rue Machin, il dit au garçon :

— Je voudrais du jambon et des... et des off... (il voulait dire des œufs).

Le garçon ne savait ce que des off voulait dire.

— Kote, kote, kod-c ! fit le ventriloque avec tout le talent d'un imitateur de basse-cour.

Le garçon, immédiatement, fit signe qu'il comprenait et se précipita vers les cuisines.

Il revint bientôt avec un plat et dans ce plat non pas des œufs, mais un jeune poussin.

On demandait à une cuisinière si elle espérait pouvoir demeurer dans sa nouvelle place.

— Oui, merci, répondit elle ! la dame est une parfaite maîtresse, elle ne sait pas distinguer un balai d'un torchon. J'espère donc y rester quelque temps.

## EST CE POSSIBLE ?



« Certainement, il peut y avoir une dame à qui mon genre fascinateur ne saurait plaire, seulement... je ne l'ai pas encore rencontrée. »

## ELLE EN AVAIT ENTENDU PARLER



Mlle Eva. — Le capitaine Figeley m'a payé beaucoup d'attentions, hier soir.

Sa maman. Ah ! c'est à peu près la seule chose que le capitaine puisse payer, malheureusement.

Défense a été faite à petit Bob de parler à table. Hier soir, dès le commencement du dîner, il se sent mal à l'aise. Enfin, il s'adresse à sa mère :

— Maman, puis-je dire un mot.

— Non.

— Pas un seul mot.

— Non. Pas un seul jusqu'à ce que ton père ait fini son journal.

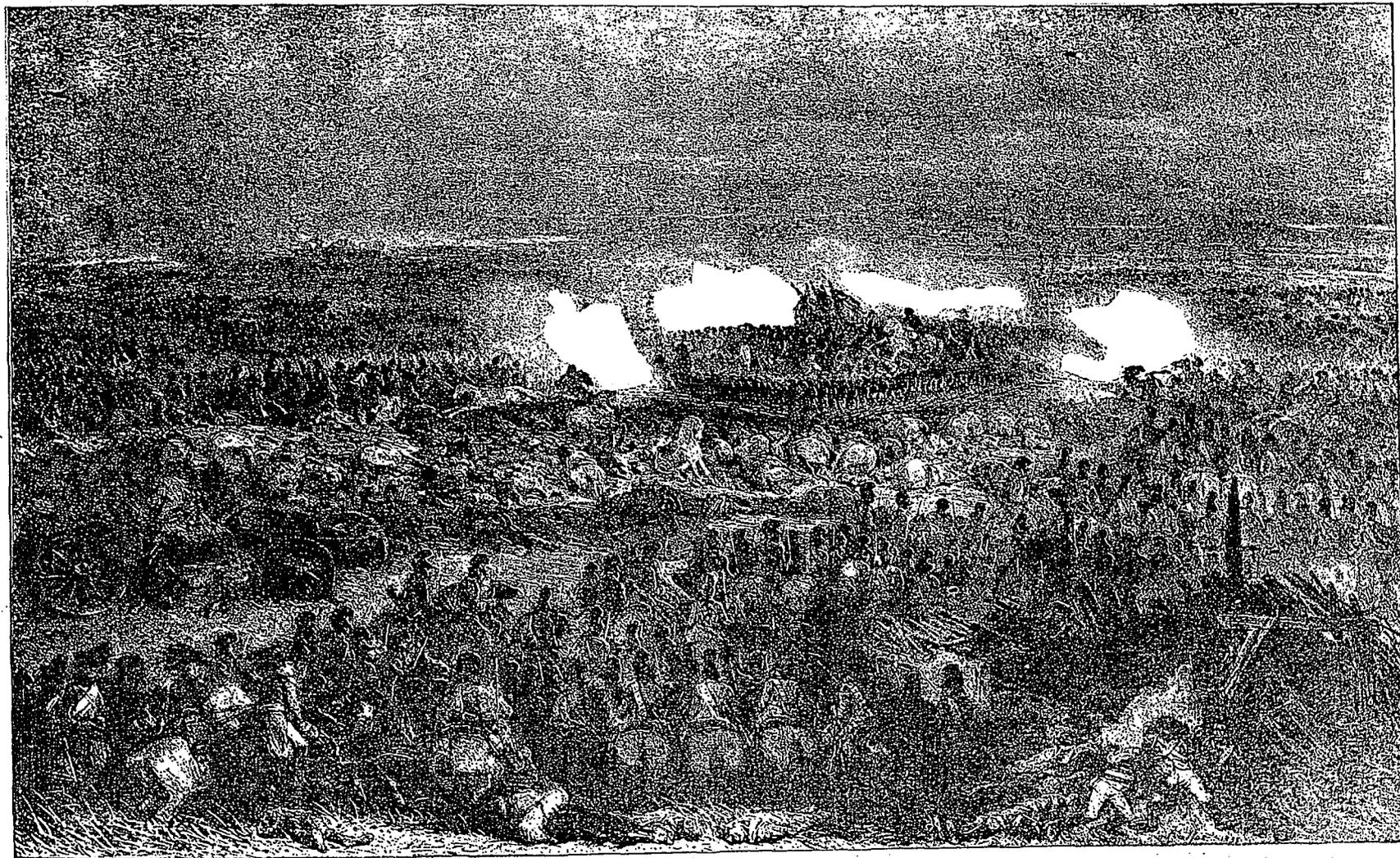
Le journal est fini. L'on est au dessert.

— Eh bien, parle maintenant. Que veux-tu ?

— Rien. Si ce n'est que Catherine a posé la crème à la vanille sur le bord de la fenêtre et que le chat vient de finir de la manger.

Mme Durand. — Réellement, cher monsieur, vous voulez donc (*portant son mouchoir à ses yeux*) me voler ma fille.

M. Aupoint. — Ce n'est pas un vol, chère madame, c'est une vente que vous me consentez.



NAPOLÉON — LA RETRAITE DU BATAILLON SACRÉ, A WATERLOO — Dessin de RAFFET

## LES BELLES FOLIES

## L'HOMME AUX CENT FEMMES

I — CE QU'ON VOIT SANS ALLER DANS LA LUNE

Beaucoup de personnes, plus fanfaronnes de curiosité que sincèrement curieuses, se disent souvent : " Mon Dieu ! que je voudrais savoir ce qui se passe là-haut, dans la lune ; mon Dieu ! que je voudrais savoir aussi s'il y a des habitants dans Jupiter et dans Saturne ! " Pourquoi ne plaît-il pas à ces personnes de vouloir tout simplement connaître ce qui se passe ici bas sur la terre, et ce qui a lieu à Paris, par exemple, soit au Marais, soit dans le faubourg Saint-Germain ? Qu'elles daignent me croire, la course en vaut la peine ; c'est moins loin d'abord que Jupiter et Saturne, et le voyage a d'ailleurs un autre mérite : celui d'être possible. Paris, Paris si souvent décrit depuis Félibien et même avant Félibien, a donc encore, objectera-t-on, quelque coin qui n'ait été visité, fouillé, fureté, peint, gravé, enluminé, mesuré, lithographié, photographié ? Non sans doute, à la rigueur : aussi n'est-ce pas de ce Paris plastique que je veux parler, mais d'un Paris autrement intéressant à mes yeux, de celui qui n'est pas formé de places publiques, de rues, de passages et de monuments ; je veux parler d'un Paris à l'état d'âmes, de passion, d'intelligence, de costume, de préjugé, de superstition, de manie, de ridicule et de folie. Voilà que nous touchons presque à notre sujet des Belles-Folies, qui va dans quelques instants nous offrir l'une de ses plus rares, l'une de ses plus friandes particularités dans la personne, fort connue, il y a dix ou douze ans, de M. Copronyme Mathéron, riche rentier de la rue d'Assas. Je fais un appel amical à la mémoire des habitants quelque peu inféodés aux vieilles rues Sainte-Marguerite, du Four, du Dragon, Taranne, et collectivement à tous ceux de la Croix-Rouge : qui donc n'a, parmi eux, entendu parler, à la veille, de M. Copronyme Mathéron de la rue d'Assas ? qui n'a d'abord balbutié ce double nom avec l'hésitation du mystère, plus tard avec la pâleur de l'effroi, et enfin... Mais n'essayons pas trop impatiemment de pénétrer sous les

voûtes d'un récit dont nous n'avons pas encore ouvert l'entrée.

Je ne parlerai pas, à propos d'existences phénoménales, de ces essaims d'existences algébriques, qui s'échappent furtivement chaque matin de leurs ruches inconnes, sans savoir où elles déjeuneront à midi, et où elles dîneront le soir. Ce serait s'appesantir sur un fait depuis longtemps usé et, au fond, s'occuper d'un problème considéré comme insoluble par l'Académie des sciences morales et politiques. On n'a plus même le droit, exclusivement littéraire, de les peindre, depuis que le poète Saint-Amant, ce Pindare déguenillé de la presse et de la haute gueuserie, s'est peint si bien lui-même, au nom de tous, dans les admirables vers qu'ils nous a laissés, admirables, malgré les critiques de Boileau, rarement aussi bien inspiré. Voici ces vers :

Assis sur un fagot, une pipe à la main,  
Tristement accoudé contre une cheminée,  
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,  
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,  
Essaye à gagner temps sur ma peine obstinée,  
Et me venant promettre une autre destinée,  
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe (1) est-elle mise en cendre,  
Qu'en mon premier état il me convient descendre,  
Et passer mes ennuis à redire souvent :

" Non, je ne retrouve point de différence  
De prendre du tabac, à vivre d'espérance,  
Car l'un n'est que fumée et l'autre que vent (2) ! "

Ce délicieux sonnet du poète Saint-Amant, comme tous les sonnets du monde, hélas ! n'a corrigé personne. Il faut donc passer condamnation sur un vice aussi tenace, aussi invétéré, que celui qui, depuis des siècles, fait perdre le temps à des milliers de parasites, d'indolents, de fumeurs, de paresseux, d'inutiles, ignorant avec candeur, non pas où ils iront dîner demain, mais au jour d'hui, mais dans une heure, eux aussi, empereurs romains de l'Illusion, de l'Espérance et de la Misère.

Dans une autre sphère de l'univers parisien, vivent à l'insu de tout le monde et sans contact avec le reste de la population, des groupes de familles venues du Levant, chez lesquelles règnent en plein les habitudes musul-

manes de l'Orient. Chez elles on se croirait à Smyrne, à Brousse, à Alep ou à Constantinople. Le père, la mère, les enfants, ne parlent entre eux que l'arabe, le turc ou le grec. On y mange assis par terre, sans fourchettes ou avec fort peu de fourchettes ; et ce qu'on y mange, c'est le *couscoussou*, le mouton cuit dans sa graisse et du riz ; la volaille bouillie qu'on déchire avec les doigts. On rencontre ces mœurs et ces habitudes chez la plupart des anciens consuls, vice-consuls, chargés d'affaires français qui, pendant l'exercice de leurs fonctions en Orient, se sont mariés avec des femmes grecques, smyrniotes, monténégrines, syriennes, géorgiennes ou circassiennes. Leurs domestiques sont bistres, cuivrés ou noirs ; les enfants, comme les petits Candiotes, ont les jambes nues et portent des sequins percés autour du front. Ceci se passe et se voit à Paris.

Ce qu'on trouve encore à Paris, et même dans des proportions très-considérables, ce sont des familles créoles, dont les fils et les pères habitent alternativement la France et les colonies. Dans ces familles se perpétuent avec une fidélité biblique les façons d'être, les usages et les préjugés des Antilles. On y entend d'abord vibrer l'accent américain, l'accent créole, enfantin, ineffable : charmant, du reste ; qui tient de la voix mourante de la femme qui s'endort, et du chant de l'oiseau qui s'éveille. On remarque ensuite dans ces molles civilisations créoles, transplantées à Paris, l'indolence incurable qu'elles y ont aussi transplantée, avec l'horreur pour le nègre et la répulsion aristocratique pour le mulâtre. A Paris comme à la Guadeloupe, les créoles blancs ne voient que les créoles blancs, et comme à la Martinique, ils se délectent du célèbre mets national, le fameux *kalalou*. Le *kalalou* est un plat mucilagineux, qui semble d'abord aussi fade au goût qu'aux yeux, mais qui, de bouchée en bouchée, ou plutôt de cuillerée en cuillerée, car le *kalalou* n'est qu'une macédoine composée de deux ou trois légumes des tropiques, entre autres le gombaux, parvient à vous séduire, à vous dominer, et qui finit par ne vous laisser que la force de recommencer. Le *kalalou* est l'ambrosie des nègres : évidemment c'est un plat nègre, mais un plat suave, enragé, vertigineux. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on ne se trouve pas nègre après en avoir mangé. Et j'avoue que je vendrais sans remords mon teint pour un plat de *kalalou*, pour un plat de lentilles, non !

Je passe sans me perdre en réflexions que chacun peut faire, sur les permanentes colonies d'Anglais établies aussi à Paris, et conservant leur fière nationalité

(1) Le tabac.

(2) " Œuvres de Saint-Amant," 1647, in-8vo, p. 215.

sous les toits somptueux des hôtels du faubourg Saint-Honoré, de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Il importe seulement de remarquer l'attachement inaltérable de nos voisins d'outre-manche pour leurs coutumes si tranchées sur les nôtres. Si familiers que nous leur devenions, ils ne cessent pas pour cela de vivre comme s'ils étaient à Londres, à Edimbourg ou à Dublin. C'est la langue anglaise qu'ils parlent ; c'est le thé qu'ils boivent à leur déjeuner et dans leurs soirées ; c'est le *Times* qu'ils lisent ; c'est toujours le plumb-pudding qu'ils préfèrent à tous nos entremets sucrés. S'ils commencent à croire que nous ne nous nourrissons pas que de grenouilles, ainsi que le croyait leurs ancêtres, ils ne sont pas plus disposés néanmoins à goûter à nos potages et à manger de notre bouilli de bœuf. Sur ce point pas d'alliance possible. Je n'ose pas leur donner tort. Il est vrai que je ne fais pas grande différence, comme horreur éprouvée, entre un anthropophage et un homme qui mange du bouilli de bœuf, même entouré de persil.

Je n'apprendrai à personne que Paris renferme plus de quarante mille Allemands répandus sur presque tous les points de la capitale. Au centre, ils sont tailleurs, bottiers, selliers, carrossiers ; dans les faubourgs, ouvriers, et excellents ouvriers dans nos usines ; à l'intérieur de nos maisons, leurs filles et leurs sœurs sont domestiques et cuisinières ; leurs femmes sont nourrices. Leur physiologie est encore plus accusée que celle des autres nations représentées chez nous. Ils ont leurs cafés, leurs restaurants, leurs tabagies, leurs bals hors barrières et dans Paris. Quant à notre langue, vous savez comment ils la parlent. Ce n'est qu'à la troisième génération que commence à se perdre l'accent badois ou westphalien ; celui de Strasbourg ne se perd jamais. C'est le provençal du Rhin.

Tournez encore le kaléidoscope, et vous verrez grouiller les excentricités après les étrangetés ; elles vous montrent déjà leurs angles et leurs facettes. En voici une dont vous ne vous doutiez guère. Entre autres anomalies, entre autres créations prodigieuses sorties de son cerveau aussi vaste que malade, la grande révolution de 89 enfantait la théophilanthropie, interminable mot plein de vent. Aussitôt Paris se chargea de fournir des théophilanthropes à la théophilanthropie ; car Paris a de tout pour toutes choses. Créez demain, entre l'ivresse du café et l'assoupissement du cigare, la religion du *merlan frit*, et après-demain vous aurez des sectateurs du *merlan frit* ; des dévotes qui iront pieusement prier au temple du *merlan frit* ; vous aurez des fana-

tiques qui se feront mettre en jugement pour avoir prêché en public la nouvelle morale du *merlan frit*.

Dans la théophilanthropie, il ne s'agissait, comme le mot l'indique, que d'aimer Dieu et les hommes. Quant à la forme de cette adoration, elle était laissée au libre arbitre de chacun. On alla généralement à la forme la plus simple. Il fut composé une petite prière au Grand-Etre universel, et on fut généralement invité à la dire trois fois par jour devant un autel de gazon. L'autel de



COPRONYME MATHÉRON

gazon a joué un grand rôle dans la Révolution. On se jurait un éternel amour au pied d'un autel de gazon, on se mariait devant un autel de gazon. Cette folie de gazon me ravit, je l'avoue, mais je ne la comprends pas. Je l'explique d'autant moins, que les théophilanthropes, logés au cinquième étage, devaient éprouver quelque

embarras sérieux pour se procurer, à cette hauteur si peu champêtre, un autel de gazon. Mais continuons à dire les prescriptions de la théophilanthropie. Les hommes s'engageaient à être sobres, braves, ennemis des tyrans et du luxe ; les filles à être chastes, modestes, à détester la parure, à aimer la botanique et les travaux à l'aiguille ; les mères à filer la laine des brebis pour entasser des habits à leurs époux. Et quels agréables habits cela devait faire ! A quelques détails près, c'était la théophilanthropie et tels étaient les théophilanthropes. Maintenant on se tromperait fort, si l'on supposait que je n'ai voulu mettre qu'un pied dans le passé, en rappelant la Belle-Folie des théophilanthropes. A l'heure qu'il est, je sais dans Paris, non pas une famille, mais plusieurs familles, d'ailleurs très-honorables à tous les titres, où les mœurs et le culte théophilanthropiques sont pratiqués dans toute leur primitive austérité. Les chefs de ces familles ayant gardé de cette grande et sombre Révolution tout ce qu'ils y avaient mis, ils ont perpétué avec la conscience de ce qui leur paraît être la vérité, la religion de leur choix et de leur invention ; religion, d'ailleurs, qui ressemble beaucoup au quakerisme, à l'origine près. Les quakers procèdent de l'Évangile, tandis que les théophilanthropes ne relèvent que d'un sentiment vague de la divinité. Oui, plusieurs maisons à Paris renferment encore des familles de théophilanthropes, où les femmes, vêtues de lin, assises sur des escabeaux de bois, filent du chanvre, où les jeunes filles chantent des hymnes théophilanthropiques à l'Éternel, et où l'on se réunit, quand on le peut, autours d'un autel de gazon.

Du moment où il existe encore des villes où il y a des confréries des chevaliers de l'arc, qui ont de vrais arcs, comme Thérémène, il faut admettre non-seulement que l'on trouve à Paris des théophilanthropes, mais des guèbres. Je n'en ai pas la moindre preuve, mais je jure qu'il existe à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, peut-être, des sectateurs de Zoroastre, des gens qui adorent le feu.

On voit que, par une pente douce et ménagée, nous sommes descendu des larges travers des nations aux excentricités des individus ; une fois arrivé à ce point de rencontre, nous n'avons plus que l'embarras du choix, en présence des belles folies dont nous trouvons entourés à toutes les distances où peut s'étendre le regard.

Mais notre choix est fait : c'est au lecteur à décider si nous n'aurions pas dû, pour la plus grande gloire de ses plaisirs, prolonger notre embarras.

## II. — UN HOMME TIMIDE

Je me plais à croire que les nombreux embellissements dont Paris se réjouit chaque jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, n'ont rien changé à la physionomie sévère mais bien sympathique pourtant de la rue d'Assas, ni trop altéré les lignes d'une des plus pittoresques maisons de cette rue, orgueil de la Croix-Rouge. Cette maison s'ouvre et se limite sur cette rue par une grille dans le style fleuri de la belle serrurerie du temps de Louis XIII et dans le goût grave et charmant de la grille à jamais regrettable qui entourait autrefois la Place-Royale. Ce sont des nœuds, des pompons, des bouquets, des lianes de fer jetés à brassées et en guirlandes autour des barreaux, et mêlant leurs arabesques aux végétations grimpanes, épanouies et véritables du jardin placé derrière cette grille. Au delà, et tout à l'extrémité d'une allée de tilleuls nains, on aperçoit une maison de deux étages, blanche, aux jalousies vertes, ayant ce faux air de campagne qui ne déplaît pas. Cette maison était celle du personnage, objet de cette histoire.

Ce personnage, qui n'occupait pas toute cette maison de la rue d'Assas, dont il n'était d'ailleurs que locataire, se nommait Copronyme Mathéron ; c'était un parent fort rapproché, comme on va le voir, du hardi et fameux Mathéron, qui avait armé à Nantes autrefois, sous l'Empire, des flottilles de corsaires, aventureux armements, à la faveur desquels il avait opéré des bénéfices considérables. A sa mort, qui arriva vers la fin de 1810, ses biens furent partagés entre deux riches maisons de commission de Rochefort et de Brest, moins la part, et c'était de beaucoup la plus forte des trois, que le tribunal adjugea à un héritier d'outre-mer, qui certes n'avait élevé aucune réclamation du fond de la Guyane hollandaise, où il vivait d'un pauvre petit commerce d'oiseaux rares et curieux, qu'il allait dénicher dans les forêts pour le compte des naturalistes européens. Ce fut à ce Melchior Mathéron, père de Copronyme Mathéron, qu'échut, par légitime droit d'héritage, quelque chose comme vingt bonnes mille livres de rentes. Mais déjà fort âgé quand il fit cette belle succession si imprévue, Melchior ne tarda pas, par sa mort, à la transmettre intégralement à son fils, alors âgé d'environ vingt ans, Copronyme Mathéron, qui fit de cette fortune l'usage qu'on verra dans le cours de ce récit. Nous disons qu'il la transmit intégralement, nous ajoutons cependant que cette transmission ne fut pas exempte d'injustice. Ou-

vertement opposé au mariage d'une fille, qu'en quittant la France il avait laissée à Paris, sous la protection d'un parent, il la déshérita au profit de son fils Copronyme, qui, par cette exhérédation, demeura légataire universel de son père.

Venu en France pour toucher de cette succession une partie, qui restait encore à liquider, Copronyme Mathéron, après avoir vécu quelques mois à Nantes, se rendit à Paris, où il se plut tant, il faut le croire, qu'il se décida à ne plus retourner ni à Nantes ni à la Guyane, laissant à d'autres que lui le plaisir de tuer des oiseaux rares au fond des forêts vierges et le soin de les empailler.

Une autre raison le déterminait aussi à se fixer en Europe et à vivre en France ; cette raison fut sa sœur, Louise de Thomery, qui avait du mariage, auquel son père n'avait pas voulu consentir, un fils et une fille, pour lesquels il s'était pris, lui, leur oncle, d'une vive affection, si vive, qu'il lui donnait tout le temps qu'il n'employait pas à étudier à Paris et à suivre les cours publics, ces deux éternels prétextes à l'oisiveté, ces deux masques derrière lesquels tour à tour se cache le désœuvrement des étrangers.

Comme il n'est pas d'existence, sombre ou brillante, qui n'ait ses racines dans le caractère, terre végétale où sont en dépôt les germes de toutes les actions futures d'un homme, et par conséquent tous les faits à venir, heureux ou malheureux de sa vie, il n'est pas indifférent de dire quel était le caractère de Copronyme Mathéron. Il était doux, mais pour devenir plus tard très faible ; discret, mais pour devenir plus tard silencieux ; attentif, pour devenir avec l'âge, personnel ; timide, pour devenir ombrageux ; difficile, pour devenir enfin impossible. Copronyme Mathéron était déjà, avant ces transformations, une de ces natures lentes, qui aiment le demi-jour, la vie à voix basse, les rideaux tirés, les portes fermées, les coins nébuleux de l'appartement ; les bigots de la discrétion et du silence. Il ne se livrait un peu qu'avec les enfants de sa sœur. Blanche et Julien, qui ne faisaient pas grande différence entre eux et lui dans les amusements auxquels ils s'abandonnaient ensemble. Seulement, avec les années, les enfants devinrent chaque jour, Julien un peu plus homme, Blanche un peu plus jeune fille ; tandis que leur oncle Copronyme restait toujours au même point. Il semblait s'entortiller de la lisière dont eux, enfants, se dégageaient.

Cette innocence de caractère chez son frère Copronyme fit concevoir à Mme de Thomery des espérances

pour son fils Julien et pour Blanche sa fille, destinés l'un et l'autre, dans son esprit, à avoir pour protecteur effectif un oncle qui les aimait tant. Il aiderait de sa bourse à leur éducation, jusqu'à l'âge où ils s'établiraient dans le monde, et il les ferait plus tard ses héritiers. Elle se complaisait dans cette pensée, lorsqu'un événement vint un peu troubler le prisme de cette illusion toute maternelle. La voix émue, le rouge au visage, la parole embarrassée, l'attitude d'un criminel, Copronyme lui confia un jour qu'il avait un projet, mais un projet !... Il lui fut impossible d'en dire davantage à ce début de sa confidence à sa sœur.

— Vous m'effrayez, lui dit Mme de Thomery ; on penserait, à vous voir et à vous entendre, mon frère, que ce projet est celui de tuer quelqu'un.

— Ce n'est pas si grave que cela.

— Je l'espère bien.

— Toujours est-il qu'il est très grave, excessivement grave...

— Voyons... ou je vais vous dénoncer à la justice, reprit Mme de Thomery en riant. On n'est pas décontenancé comme vous l'êtes.

— Eh bien ! j'ai le projet... de me marier.

— De vous marier ?

— Oui... oui... ma sœur.

— Mais c'est un usage assez répandu sur le globe, mon frère, pour que vous ayez le droit de le pratiquer, sans qu'on y trouve à redire.

Au fond, Mme de Thomery fut fort étonnée de cette nouvelle, et l'étonnement fut loin de lui être agréable. Son frère allait se donner une nouvelle famille. Sa franchise et sa loyauté l'emportèrent toutefois sur son désappointement ; et elle demanda à son frère si elle avait le droit de savoir sur quelle femme il avait jeté ses vœux.

— Bien certainement, vous avez ce droit, ma sœur, puisque je vous consulte sur cette affaire délicate.

— Délicate sans doute, mon frère, mais bien naturelle. Je souhaite que mon avis, puisque vous voulez le connaître, vous soit utile. Quelle est d'abord la demoiselle ?

— Vous la connaissez, dit Copronyme, les yeux toujours baissés.

— C'est ?...

Copronyme, en abaissant encore un peu plus les paupières :

— C'est....

— Quel mystère, mon Dieu ! vous mettez à me dire.

— Je ne mets pas de mystère... mais j'ai si peu l'habitude de ces sortes de confidences, ma sœur, que je ne sais comment m'y prendre pour vous annoncer....

— Allons, dit Mme Thomery, je vois, mon frère, qu'il faut, si nous voulons en sortir, que je vous pose graduellement des questions comme aux enfants qui vont en classe.

Copronyme sourit en manière d'adhésion.

— Quel est le nom de cette demoiselle ? demanda alors Mme de Thomery. Voyons...

— Mademoiselle Aglaé, répondit en hésitant Copronyme, sur le point de s'évanouir.

— Quelle Aglaé ? Ce nom est si répandu, qu'il est aisé de confondre.

— Aglaé Dupont.

Copronyme avait enfin nommé celle dont il avait fait choix.

— La maîtresse de piano de ma fille ? Vous voudriez épouser ?...

— Oui, ma sœur.

— Quel étrange choix vous avez fait là ?

— Serait-il mauvais ?... Serait-il ?...

— Non. Mais Mlle Dupont est beaucoup plus âgée que vous ; elle a trente deux ans, ce n'est plus une jeune fille. Mais après tout, c'est votre goût : on doit le respecter. Et vous désirez, je présume, que je fasse pour vous la demande à la mère, n'est-ce pas ?

— Oh ! ma sœur, vous allez admirablement au devant de mes vœux. Oui, c'est ce que j'attends de vous... c'est le service que je sollicite de votre amitié.

— Eh bien ! cela sera fait, reprit la bonne sœur, qui vit s'évanouir à l'horizon l'héritage sur lequel elle avait tant compté pour ses enfants. Ah ! je suppose, s'interrompt-elle aussitôt, que vous avez naturellement cherché à savoir si vous êtes agréé de Mlle Dupont, et que vous êtes certain d'être aimé.

— Mais non, ma sœur, je n'ai rien cherché à savoir ; aussi, ne sais-je pas le moins du monde si Mlle Dupont m'aime ou ne m'aime pas. Est-ce qu'il était nécessaire ?...

— Et vous voulez que j'aie demandé pour vous la main d'une personne dont vous ignorez les sentiments à votre égard ! Mais à quoi songez vous donc, mon frère ?

— Je vous l'ai dit, à me marier.

— A vous marier ! à vous marier !... Mais on s'y prend autrement pour se marier.



COPRONYME ET AGLAÉ — LA DÉCLARATION

(à suivre)

# JERUSALEM

## SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

### CHAPITRE XII

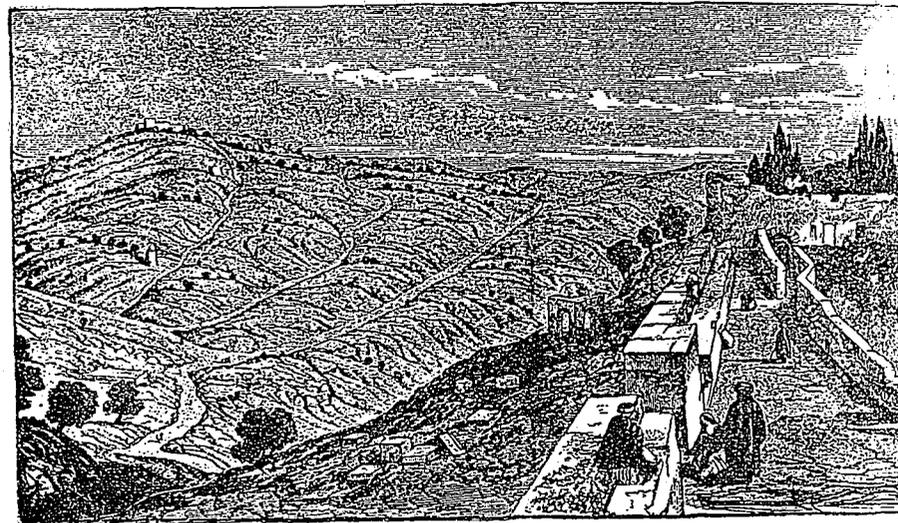
(suite)

On a laissé cette grotte dans sa nudité primitive, sauf un autel qu'on y a placé dans le fond. C'est sur ce sol inégal que coula du corps du Sauveur une sueur sanglante. Que de profondes et douloureuses émotions traversent l'âme en songeant que Jésus, fatigué, se retirait la nuit dans cette solitude et y pria, après avoir enseigné dans le temple pendant le jour !

Le sentier qui conduit au sommet de la montagne est étroit, raide et pierreux. Chaque pas réveille un religieux souvenir. Sur le plateau du mont des Oliviers, le spectacle le plus animé s'offre à nos regards. Par une coïncidence fort rare, cette année, la Pâque et l'Ascension des grecs schismatiques tombaient le même jour que pour les catholiques. De tous côtés se dressent des tentes qui abritent les cérémonies des différents cultes, avec leurs autels, leurs chants, leurs lumières ; à gauche, s'élève la tente où les Arméniens célèbrent avec pompe leur grand office ; à peu de distance, une tente plus humble abrite les coptes, avec leur rite plus sombre ; à droite, se dresse la grande tente des grecs schismatiques, avec leurs encensements, leurs processions et leurs *Kyrie eleison* interminables. En avant, se trouvent la grande tente circulaire des pères franciscains, la tente du consulat et celle des drogmans.

En face, Jérusalem, ses monuments, ses coupôles, se déroulant dans tout son ensemble, avec ses mosquées, forme un magnifique panorama, enveloppé des teintes chaudes du soleil d'Orient.

À quelques pas du lieu de l'Ascension, sur une plate-forme au-dessus de la crypte, est l'endroit où les apôtres composèrent le *Credo*. Là se dresse en plein air un autel orné de fleurs du mont des Oliviers. Les pèlerins, profondément recueillis, sont prosternés autour de cet autel dès six heures et demie du matin. On célèbre la messe en ce lieu si plein de grands et pieux souvenirs. Quel spectacle ! le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, le *Pater*, chantés là ! Comme on prie ! comme on est heureux ! comme le cœur s'élève au ciel avec Notre-Seigneur ! Les larmes ne cessent de couler. Quelles impressions de douleur et de joie se croisent dans notre cœur durant cette messe, entendue dans de pareilles conditions ! À l'évangile, le R. P. Briant nous adresse une touchante allocution ; puis on récite les *Pater* et les *Ave* habituels, aux intentions du pèlerinage. Cette messe et ces



LE MONT DES OLIVIERS, VU DES MURS DE JÉRUSALEM

prières pour l'Église et pour la France produisent une profonde impression. Jamais nous ne perdrons le souvenir de cette fête incomparable.

Jetons maintenant un regard sur un petit centre religieux et français, qu'une femme du monde, éprise de grandes pensées, a établi sur la sainte montagne. Mme la princesse de la Tour-d'Auvergne a fait construire l'élégante chapelle du *Pater*, sur le modèle du *Campo santo* de Pise, le monument du *Credo*, et un couvent de carmélites, qui renferme dans une clôture impénétrable ces âmes vouées à la pénitence et à la prière.

À son insu, la généreuse princesse a immortalisé son nom, en édifiant cette sainte demeure, où des victimes volontaires et certainement agréables à Dieu implorèrent de sa miséricorde le pardon des pécheurs. Il y a une quinzaine d'années, la princesse Aurélie de la Tour-d'Auvergne, duchesse de Bouillon, vint pour la première fois à Jérusalem, avec son grand nom, sa grande fortune et son grand cœur, pour prodiguer son dévouement et ses libéralités aux œuvres de la ville sainte. Son arrivée fut un heureux événement et commença une nouvelle ère de charité, qui releva l'espérance des malheureux. Rassasiée des vains hommages du monde et se ressouvenant de l'immortel Godefroy de Bouillon, son ancêtre, elle songea au Saint-Sépulchre, et se détermina à suivre la route glorieuse qui amena les héros de nos croisades jusqu'aux murs de la cité sainte. Les carmélites, installées sur la montagne par la princesse de la Tour-d'Auvergne, occupent un beau monastère. Il est situé à deux pas du sanctuaire de l'Assomption et touche



VUE GÉNÉRALE DE JÉRUSALEM

au cloître élégant qui encadre le lieu où Jésus-Christ a enseigné à ses apôtres la prière par excellence.

Ce beau cloître est orné de plaques de faïence sur lesquelles le *Pater* est écrit en trente-deux langues. En face de chaque plaque est le cintre ogival du cloître. C'est là, en chacun de ces cintres, que les autels portatifs avaient été disposés. A l'église des Carmélites attenante à ce cloître, on avait placé d'autres autels : en tout il y en avait de trente à quarante ; et, dès deux heures du matin, nos quatre cent quatre-vingts prêtres célébraient, nos pèlerins communiaient. Que c'était beau de voir, jusqu'à neuf heures du matin, ces messes célébrées tout autour de ce cloître ; ces fidèles agenouillées, se confessant, priant, pleurant, communiant !

Après la messe, un nombreux groupe de pèlerins se rend au Carmel, où la sœur tourière leur sert avec un charitable empressement du café au lait et du pain ; on fait passer ce déjeuner de l'intérieur du couvent, par le tour, dans une espèce de parloir, où l'on se condoyait, comme au sortir de l'église, tant l'espace était étroit en comparaison du nombre des convives.

Nous montons ensuite au minaret, voisin de la chapelle de l'Ascension, et nous ne pouvons retenir un cri d'admiration en contemplant le magnifique panorama qui se déroule devant nous. C'est le plus beau et le plus saisissant spectacle que la nature et l'histoire réunies puissent offrir, et qu'on ne saurait rendre en quelques traits de plume. Du point élevé où nous sommes, nous dominons toute la Judée ; sur le premier plan, au Sud, s'élèvent les collines de Bethléem ; plus loin, les montagnes qui bornent les déserts d'Arabie et les montagnes bleues de la Judée ; à l'Est, s'étend la vallée verdoyante du Jourdain ; à droite, la mer

Morte nous montre, par trois échappées, ses eaux immobiles, mais, de loin, limpides, transparentes et azurées, comme celle des plus beaux lacs de la Suisse et de l'Italie. Sur ce fond montagneux, une cime se détache : c'est le Nébo, le tombeau mystérieux de Moïse. Au couchant, Jérusalem se montre dans toute son étendue. Impossible de voir un plus bel ensemble.

Nulle autre cité ne présente une enceinte aussi grandiose de remparts crénelés, aux assises colossales. Ceux qui nous font face dominant à pic la vallée profonde de Josaphat. Jérusalem, formant un carré long, est toute entière renfermée dans ses murs. Elle est majestueusement assise sur quatre montagnes élevées, et pourrait dire aujourd'hui encore : *Sedeo regina*, — Je suis la reine du monde. Du lieu où nous sommes, nos yeux plongent dans la funèbre vallée de Josaphat jusqu'au Cédron, qui en sillonne le fond. La montagne qui se relève en pic devant nous, c'est le mont Moriah, couronnée par la mosquée d'Omar, avec son dôme immense, son parvis de marbre blanc à ciel ouvert, ses pavillons légers qui en dessinent les contours, et ses noirs cyprès.

Le temple de Salomon était là ; il devait resplendir ainsi sous le ciel bleu de Jérusalem, lorsque les apôtres admiraient, saisis d'étonnement, la beauté de cet édifice, et que le Sauveur versait des larmes à la pensée de la ruine imminente de la malheureuse cité. A gauche de la mosquée d'Omar, nous voyons la coupole de la mosquée *El-Aksa*, ancienne église bâtie par les croisés sur le lieu de la présentation de la sainte Vierge au temple. Une seconde montagne s'élève : c'est le mont Sion.

Des minarets s'élançant de tous côtés au milieu de ces édifices. A droite, se trouve la coupole du Saint-Sépulcre, près de laquelle sont les ruines de l'ancien hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.

Cette partie de la ville est bâtie sur le mont Acra ou Golgotha. Quatre portes donnent entrée dans la cité sainte : celle de Damas, haute, profonde, crénelée, comme les murs de la ville ; elle date de l'époque de Saladin ; celles de Jaffa, de Saint-Étienne et de Sion. Il y en a encore deux autres, mais elles sont fermées : ce sont les portes d'Or et de Maugrabins. Tout ici a le caractère de solennité profondément empreint sur Jérusalem, de quelque côté qu'on la regarde ; mais la magnificence de sa position inspire autant d'admiration que ses souvenirs imposent de respect.



LA RÉSURRECTION DE LAZARE

## XIII

## BÉTHANIE ET SES SOUVENIRS

Le soleil était déjà très haut. Malgré la chaleur, qui devenait intense, nous ne pouvons résister au désir de nous joindre à un groupe de pèlerins à qui le frère Liévin devait faire visiter Béthanie.

Après avoir descendu le mont des Oliviers, nous apercevons Béthanie, qui se cache dans un repli de terrain, quelques maisons modestes que dominent deux tours ruinées, un ancien couvent fortifié, la maison de Lazare, qui se groupent au milieu des oliviers et des grenadiers.

Ce site paisible parle au cœur, parce que nous y retrouvons les plus beaux souvenirs de l'Évangile.

Sous ces vergers, le Sauveur venait se reposer dans quelques modestes maisons, pareilles à celles que nous voyons, grises, avec un escalier en dehors et une terrasse que caressent les branches des amandiers.

Quand Notre-Seigneur s'y reposait, Béthanie était une petite ville.

Du temps de saint Jérôme, cette ville était devenue un simple village, et ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de gouffre, entre la vallée du Jourdain et le sommet des Oliviers, sur lequel sont disséminées huit ou dix pauvres maisons.

Béthanie n'étant qu'à deux kilomètres de Jérusalem, nous savons par l'Évangile que deux familles riches avaient souvent le bonheur d'y recevoir Notre-Seigneur : Lazare, avec ses deux sœurs, et Simon le Lépreux. C'est là qu'il goûta les plus pures joies humaines, et partagea ensuite le chagrin de Marthe et de Marie.

En voyant Lazare mort, le Fils de Dieu ne peut retenir ses larmes.

... Tout à coup dans la fraîche bourgade  
Il n'est plus de bonheur : car Lazare est malade ;  
Lazare, le disciple et l'ami de Jésus ! ...  
Ses sœurs Marthe et Marie en soupirs superflus  
Ne perdent point de temps ; et, pleines d'espérance,  
Pleines de foi surtout dans sa toute-puissance,  
Vers celui qui les aime elles envoient soudain.

Jésus était alors au delà du Jourdain ;  
Mais il semble qu'en vain l'amitié le rappelle :  
Il reçoit sans regret cette triste nouvelle ;  
Pendant deux jours encore il reste au même lieu,  
Disant : " Tout s'accomplit à la gloire de Dieu. "

Enfin il dit aux siens : " Retournons en Judée !  
Je vais le réveiller, puisque Lazare dort. "  
Et puis ouvertement il leur dit : " Il est mort !  
Mais pour l'amour de vous j'en ressens de la joie :  
Car sa mort est venue afin que chacun croie. "

L'amitié du Sauveur pour ses hôtes de Béthanie prouve que la religion ne des-èche pas le cœur.

Jésus-Christ a réformé, purifié la nature ; il ne l'a pas détruite.

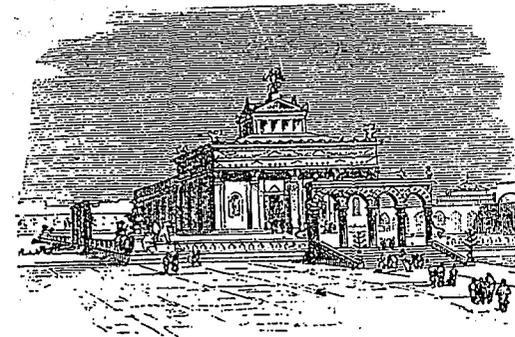
Il a compati à toutes nos misères ; il a légitimé nos joies pures en les partageant. Comme l'amitié est le meilleur de tous les biens sur cette triste terre, le Sauveur a voulu être le modèle de toutes nos affections.

L'emplacement du château de Lazare est vaguement indiqué ; mais le tombeau sur lequel s'est manifestée la puissance du Fils de Dieu est toujours là grandement ouvert, pour attester le miracle de la résurrection du frère de Marthe et de Marie.

Au milieu de la route de Jérusalem à Béthanie est le lieu où, selon la tradition, se trouvait le figuier qui fut maudit par Jésus-Christ, parce qu'il ne portait que des feuilles : insinuant qu'il traiterait avec la même rigueur ceux qui se contenteraient de rapporter des choses temporelles, au lieu de fruits mûrs pour l'éternité.

## XIV

## BETHPHAGE



L'ANCIEN TEMPLE DE JÉRUSALEM

Après la résurrection de Lazare, le divin Sauveur se rendit de Béthanie à Jérusalem.

La population fut dans la stupéfaction en apprenant le miracle inouï qui venait de s'opérer dans la personne du frère de Marthe et de Marie, et lui témoigna son admiration par ces cris mille fois répétés de : *Gloire à Dieu ! gloire au fils de David ! Hosanna !*

Jésus-Christ, aux approches de la cité sainte, recommanda à quelques-uns de ses apôtres de s'arrêter à *Bethphagé*, village situé sur le penchant oriental de la montagne des

Oliviers, et de s'emparer, pour son service, de l'âne qu'ils trouveraient lié à la porte d'entrée de l'habitation principale. C'est sur une si modeste monture que l'Auteur de la vie et de la mort, le Rédempteur d'Israël, voulut faire son entrée triomphale à Jérusalem.

Il était précédé d'une foule enthousiaste et d'une bruyante légion de jeunes Hébreux.

(à suivre)

# NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VII

(suite)

—Oui, maître ! Un refus de votre part pourrait attirer les bandes de Texar sur Camdless Bay...

—Et ce danger, qui est le plus grave, il faut l'éviter à tout prix ! répondit M. Burbank.

—Voulez-vous que je vous accompagne ?

—Je veux, au contraire, que tu restes à la plantation, Zermah. Il faut que tu sois là, près de ma femme, près de ma fille, au cas où quelque péril les menacerait avant mon retour.

—Je ne les quitterai pas, maître.

—Tu n'as rien su de nouveau ?

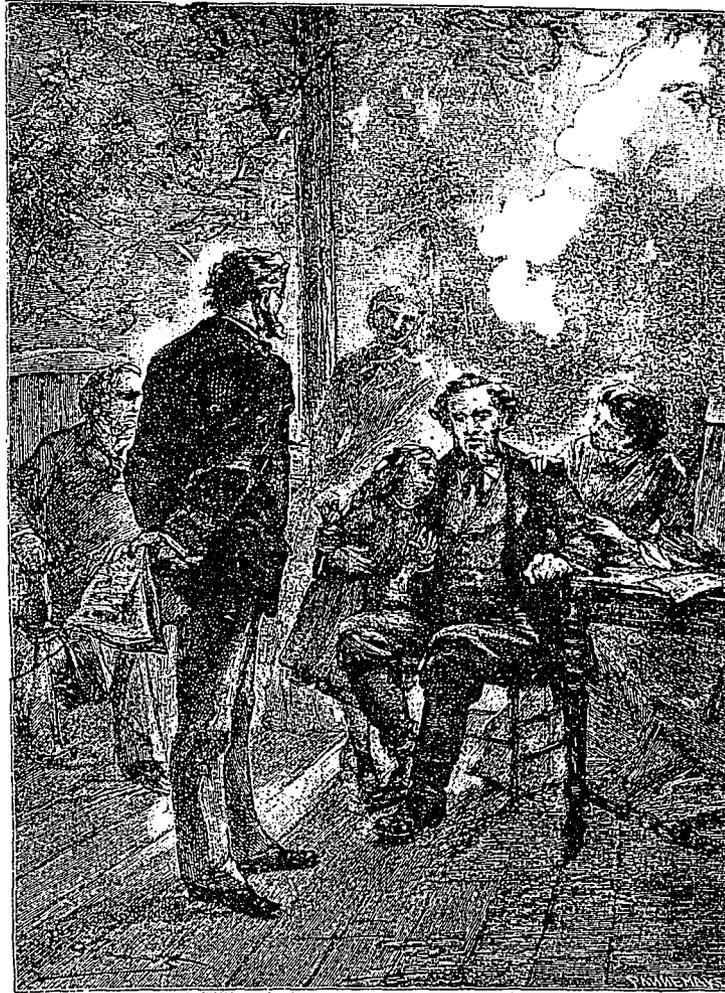
—Non ! il est certain que des gens suspects rôdent autour de la plantation. On dirait qu'ils la surveillent. Cette nuit, deux ou trois barques ont encore croisé sur le fleuve. Est ce que l'on se doute que M. Gilbert est parti pour prendre du service dans l'armée fédérale, qu'il est sous les ordres du commodore Dupont, qu'il peut être tenté de venir secrètement à Camdless-Bay ?

—Mon brave fils ! répondit M. Burbank. Non ! il a assez de raisons pour ne pas commettre une pareille imprudence.

—Je crains bien que Texar n'ait quelque soupçon à ce sujet, reprit Zermah. On dit que son influence grandit chaque jour. Quand vous serez à Jacksonville, défiez-vous de Texar, maître...

—Oui, Zermah, comme d'un reptile venimeux ! Mais je suis sur mes gardes. Pendant mon absence, s'il tentait quelque coup contre Castle-House...

—Ne craignez que pour vous, maître, pour vous seul, et ne craignez rien pour nous. Vos esclaves sauraient défendre la plantation, et, s'il le fallait, se faire tuer jusqu'au dernier. Ils vous sont tous dévoués. Ils vous aiment. Je sais ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent, je sais ce qu'ils feraient. On est venu des autres plantations pour les pousser à la révolte... Ils n'ont rien voulu entendre. Tous ne font qu'une grande famille, qui se confond avec la vôtre. Vous pouvez compter sur eux.



—Je le sais, Zermah, et j'y compte."

James Burbank revint à l'habitation. Le moment arrivé, il dit adieu à sa femme, à sa fille, à miss Alice, il leur promit de se conte-

nir devant ces magistrats, quels qu'ils fussent, qui le mandaient à leur tribunal, de ne rien faire qui pût provoquer des violences à son égard. Très certainement, il serait de retour le jour même. Puis, il

prit congé de tous les siens et partit. Sans doute, James Burbank avait lieu de craindre pour lui-même. Mais il était bien autrement inquiet pour cette famille, exposée à tant de dangers, qu'il laissait à Castle-House.

Walter Stannard et Edward Carrol l'accompagnèrent jusqu'au petit port, à l'extrémité de l'avenue. Là, il fit ses dernières recommandations, et sous une jolie brise du sud-est, l'embarcation s'éloigna rapidement du pier de Camdless-Bay.

Une heure après, vers dix heures, James Burbank débarqua sur le quai de Jacksonville.

Ce quai était presque désert alors. Il s'y trouvait seulement quelques matelots étrangers, occupés au déchargement des dogres. James Burbank ne fut donc point reconnu à son arrivée, et, sans avoir été signalé il put se rendre chez un de ses correspondants, M. Hervey, qui demeurerait à l'autre extrémité du port.

M. Hervey fut surpris et aussi très inquiet de le voir. Il ne croyait pas que M. Burbank aurait obéi à l'injonction qui lui avait été faite de se présenter à Court-Justice. Dans la ville, on ne le croyait pas non plus. Quant à ce qui avait motivé cet ordre laconique de paraître devant les magistrats, M. Hervey ne le pouvait dire. Très probablement, dans le but de satisfaire l'opinion publique, on voulait demander à James Burbank des explications sur son attitude depuis le début de la guerre, sur ses idées bien connues à propos de l'esclavage. Peut-être songeait-on même à s'assurer de sa personne, à retenir comme otage le plus riche colon

nordiste de la Floride? N'eût-il pas mieux fait de rester à Camdless-Bay? C'est ce que pensait M. Hervey. Ne pouvait-il y retourner, puisque personne ne savait encore qu'il venait de débarquer à Jacksonville?

James Burbank n'était point venu pour s'en aller. Il voulait savoir à quoi s'en tenir. Il le saurait.

Quelques questions très intéressantes, étant donnée la situation où il se trouvait, furent alors posées par lui à son correspondant.

Les autorités avaient-elles été renversées au profit des meneurs de Jacksonville?

Pas encore, mais leur position était de plus en plus menacée. À la première émeute, leur renversement était probable sous la poussée des événements.

L'Espagnol Texar n'avait-il pas la main dans le mouvement populaire qui se préparait?

Oui! On le considérait comme le chef du parti avancé des esclavagistes de la Floride. Ses compagnons et lui, sans doute, seraient bientôt les maîtres de la ville.

Les derniers faits de guerre, dont le bruit commençait à se répandre dans toute la Floride, étaient-ils confirmés?

Ils l'étaient maintenant. L'organisation des États du Sud venait d'être complétée. Le 22 février, le gouvernement définitivement installé, avait Jefferson Davis pour président, et Stephens pour vice-président, tous deux investis du pouvoir durant une période de six années. Au Congrès, composé de deux chambres, réuni à Richmond, Jefferson Davis avait, trois jours après,

réclamé le service obligatoire. Depuis cette époque, les confédérés venaient de remporter quelques succès partiels, sans grande importance en somme. D'ailleurs, à la date du 24, une notable portion de l'armée du général McClellan, disait-on, s'était lancée au delà du haut Potomac, ce qui avait amené l'évacuation de Columbus par les sudistes. Une grande bataille était donc imminente sur le Mis-sissippi, et elle mettrait en contact l'armée séparatiste avec l'armée du général Grant.

Et l'escadre que le commodore Dupont devait conduire aux bouches du Saint-John?

Le bruit courait que, sous une dizaine de jours, elle essaierait de forcer les passes. Si Texar et ses partisans voulaient tenter quelque coup qui mit la ville entre leurs mains et leur permit de satisfaire leurs vengeances personnelles, ils ne pouvaient tarder à le faire.

Tel était l'état des choses à Jacksonville, et qui sait si l'incident Burbank n'allait pas en hâter le dénouement?

Lorsque l'heure de comparaître fut venue, James Burbank, quittant la maison de son correspondant, se dirigea vers la place où s'élève le bâtiment de Court-Justice. Il y avait une extrême animation dans les rues. La population se portait en foule de ce côté. On sentait que, de cette affaire, peu importante en elle-même, pouvait sortir une émeute dont les conséquences seraient déplorables.

La place était pleine de gens de toutes sortes, petits blancs, métis, nègres, et naturellement très tumultueuse. Si le nombre de ceux

qui avaient pu entrer dans la salle de Court-Justice était assez restreint, néanmoins, il s'y trouvait surtout des partisans de Texar, confondus avec une certaine quantité de gens honnêtes, opposés à tout acte d'injustice. Toutefois, il leur serait difficile de résister à cette partie de la population qui poussait au renversement des autorités de Jacksonville.

Lorsque James Burbank parut sur la place, il fut aussitôt reconnu. Des cris violents éclatèrent. Ils ne lui étaient rien moins que favorables. Quelques courageux citoyens l'entourèrent. Il ne voulait pas qu'un homme honorable, estimé comme l'était le colon de Camdless-Bay, fût exposé sans défense aux brutalités de la foule. En obéissant à l'ordre qu'il avait reçu, James Burbank faisait preuve à la fois de dignité et de résolution. On devait lui en savoir gré.

James Burbank put donc se frayer un passage à travers la place. Il arriva sur le seuil de la porte de Court-Justice, il entra, il s'arrêta devant la barre où il était traduit contre tout droit.

Le premier magistrat de la ville et ses adjoints occupaient déjà leurs sièges. C'étaient des hommes modérés, qui jouissaient d'une juste considération. A quelles récriminations, à quelles menaces ils avaient été en butte depuis le début de la guerre de sécession, il est trop facile de l'imaginer. Quel courage ne leur fallait-il pas pour demeurer à leur poste, et quelle énergie pour s'y maintenir? S'ils avaient pu résister jusqu'alors à toutes les attaques du parti de l'émeute, c'est que la question de l'esclavage en Floride, on le sait, y surexcitait que médiocrement

les esprits, tandis qu'elle passionnait les autres États du Sud. Cependant les idées séparatistes gagnaient peu à peu du terrain. Avec elles l'influence des gens de coups de main, des aventuriers, des nomades répandus dans le comté, grandissait chaque jour. Et même c'était pour donner une certaine satisfaction à l'opinion publique, sous la pression du parti des violents, que les magistrats avaient décidé de traduire devant eux James Burbank, sur la dénonciation de l'un des chefs de ce parti, l'Espagnol Texar.

Le murmure, approbatif d'une part, réprobatif de l'autre, qui avait accueilli le propriétaire de Camdless-Bay à son entrée dans la salle, se calma bientôt. James Burbank, debout à la barre, le regard assuré de l'homme qui n'a jamais failli, la voix ferme, n'attendit même pas que le magistrat lui posât les questions d'usage.

"Vous avez fait demander James Burbank, dit-il. James Burbank est devant vous!"

Après les premières formalités de l'interrogatoire, auxquelles il se conforma, James Burbank répondit très simplement et très brièvement. Puis:

"De quoi m'accuse-t-on? demanda-t-il.

— De faire opposition par paroles et par actes peut-être, répondit le magistrat, aux idées comme aux espérances, qui doivent avoir maintenant cours en Floride!

— Et qui m'accuse? demanda James Burbank.

— Moi!"

C'était Texar. James Burbank avait reconnu sa voix. Il ne tourna même pas la tête de son côté. Il se contenta de hausser les

épaules en signe de dédain pour le vil accusateur qui le prenait à parti.

Pendant les compagnons, les partisans de Texar encourageaient leur chef de la voix et du geste.

"Et tout d'adord, dit-il, je jetterai à la face de James Burbank sa qualité de nordiste! Sa présence à Jacksonville est une insulte permanente au milieu d'un État confédéré? Puisqu'il est avec les nordistes de cœur et d'origine, que n'est-il retourné dans le Nord!

— Je suis en Floride parce qu'il me convient d'y être, répondit James Burbank. Depuis vingt ans, j'habite le comté. Si je n'y suis pas né, on sait du moins d'où je viens. Que cela soit dit pour ceux dont on ignore le passé, qui se refusent à vivre au grand jour, et dont l'existence privée mérite d'être incriminée à plus juste titre que la mienne!"

Texar, directement attaqué par cette réponse, ne se démonta pas.

"Après? dit James Burbank.

— Après? répondit l'Espagnol. Au moment où le pays va se soulever pour le maintien de l'esclavage, prêt à verser son sang pour repousser les troupes fédérales, j'accuse James Burbank d'être anti-esclavagiste et de faire de la propagande anti-esclavagiste!

— James Burbank, dit le magistrat, dans les circonstances où nous sommes, vous comprendrez que cette accusation est d'une gravité exceptionnelle. Je vous prie donc d'y répondre.

— Monsieur, répondit James Burbank, ma réponse sera très simple. Je n'ai jamais fait aucune propagande ni n'en veux faire. Cette accusation porte à faux. Quant à mes opinions sur l'escla-

vage, qu'il me soit permis de les rappeler ici. Oui ! Je suis abolitionniste ! Oui ! Je déplore la lutte que le Sud soutient contre le Nord ! Oui ! Je crains que le Sud ne marche à des désastres qu'il aurait pu éviter, et c'est dans son intérêt même que j'aurais voulu le voir suivre une autre voie, au lieu de s'engager dans une guerre contre la raison, contre la conscience universelle. Vous reconnaîtrez un jour que ceux qui vous parlent comme je le fais aujourd'hui n'avaient pas tort. Quand l'heure d'une transformation, d'un progrès moral, a sonné, c'est folie de s'y opposer. En outre, la séparation du Nord et du Sud serait un crime contre la patrie américaine. Ni la raison, ni la justice, ni la force, ne sont de votre côté, et ce crime ne s'accomplira pas."

Ces paroles furent d'abord accueillies par quelques approbations que de plus violentes clameurs couvrirent aussitôt. La majorité de ce public de gens sans foi ni loi ne pouvait l'accepter.

Lorsque le magistrat fut parvenu à rétablir le silence dans le prétoire, James Burbank reprit la parole.

"Et maintenant, dit-il, j'attends qu'il se produise des accusations plus précises, sur des faits non sur des idées, et j'y répondrai, quand on me les aura fait connaître."

Devant cette attitude si digne, les magistrats ne pouvaient être que très embarrassés. Ils ne connaissaient aucun fait qui pût être reproché à M. Burbank. Leur rôle devait se borner à laisser les accusations se produire, avec preuves à l'appui, s'il en existait toutefois.

Texar sentit qu'il était mis en demeure de s'expliquer plus caté-

goriquement, ou bien il n'atteindrait pas son but.

"Soit, dit-il ! Ce n'est pas mon avis qu'on puisse invoquer la liberté des opinions en matière d'esclavage, lorsqu'un pays se lève tout entier pour soutenir cette cause. Mais, si James Burbank a le droit de penser comme il lui plaît sur cette question, s'il est vrai qu'il s'abstienne de chercher des partisans à ses idées, du moins ne s'abstient-il pas d'entretenir des intelligences avec un ennemi de la Floride !"

Cette accusation de complicité avec les fédéraux était très grave dans les conjonctures actuelles. Cela se comprit bien au frémissement qui courut à travers le public. Toutefois, elle était vague encore, et il fallait l'appuyer sur des faits.

"Vous prétendez que j'ai des intelligences avec l'ennemi ?" répondit James Burbank.

— Oui, affirma Texar.

— Précisez !... Je le veux !

— Soit ! reprit Texar. Il y a trois semaines environ, un émissaire, envoyé vers James Burbank, a quitté l'armée fédérale ou tout au moins la flottille du commodore Dupont. Cet homme est venu à Camdless-Bay, et il a été suivi depuis le moment où il a traversé la plantation jusqu'à la frontière de la Floride. — Le nierez-vous ?

Il s'agissait évidemment là du messager qui avait apporté la lettre du jeune lieutenant. Les espions de Texar ne s'y étaient point trompés. Cette fois, l'accusation était précise, et l'on attendait, non sans inquiétude, quelle serait la réponse de James Burbank.

Celui-ci n'hésita pas à faire con-



naître ce qui n'était, en somme, que la stricte vérité.

"En effet, dit-il, à cette époque, un homme est venu à Camdless Bay. Mais, cet homme n'était qu'un messager. Il n'appartenait

point à l'armée fédérale, et apportait simplement une lettre de mon fils..."

— De votre fils, s'écria Texar, de votre fils qui, si nous sommes bien informés, a pris du service

dans l'armée unioniste, de votre fils qui est peut-être au premier rang des envahisseurs en marche maintenant sur la Floride !"

La véhémence avec laquelle Texar prononça ces paroles ne manqua pas d'impressionner vivement le public. Si James Burbank, après avoir avoué qu'il avait reçu une lettre de son fils, convenait que Gilbert se trouvait dans les rangs de l'armée fédérale, comment se défendrait-il de l'accusation de s'être mis en rapport avec les ennemis du Sud ?

— Voulez-vous répondre aux faits qui sont articulés contre votre fils ? demanda le magistrat.

— Non, monsieur, répliqua James Burbank d'une voix ferme, et je n'ai point à y répondre. Mon fils n'est point en cause, que je sache. Je suis seulement accusé d'avoir eu des intelligences avec l'armée fédérale. Or, cela, je le nie, et je défie cet homme, qui ne m'attaque que par haine personnelle, d'en donner une seule preuve !

— Il avoue donc que son fils se bat en ce moment contre les confédérés ! s'écria Texar.

— Je n'ai rien à avouer... rien ! répondit James Burbank. C'est à vous de prouver ce que vous avancez contre moi !

— Soit !... Je le prouverai ! répliqua Texar. Dans quelques jours, je serai en possession de cette preuve que l'on me demande, et, quand je l'aurai..."

— Quand vous l'aurez, répondit le magistrat, nous pourrions nous prononcer sur ce fait. Jusque-là, je ne vois pas quelles sont les accusations dont James Burbank ait à répondre ?"

(à suivre)

## HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I<sup>ER</sup>*Racontée par un vieux Soldat.*

## CHAPITRE XLVI

(— suite —)

Avant midi, l'avant-garde du 2<sup>e</sup> corps, formée par la division du prince Jérôme, culbuta les Prussiens près de Thuin. Vers dix heures et demie du matin, l'Empereur, à la tête de sa garde, et précédé de la cavalerie du général Pajol, entra à Charleroi, abandonné par les Prussiens en retraite sur Gilly. La Sambre était franchie, et tous les corps réunis.

L'Empereur donna aussitôt au maréchal Ney, qui venait de rejoindre l'armée, le commandement de l'aile gauche, forte de trente huit mille hommes, avec quatre-vingt-seize pièces de canon. Le prince de la Moskowa eut ordre de se rendre maître des Quatre-Bras, à cinq lieues environ en avant de Charleroi.

Napoléon avait senti l'extrême importance de ce poste, point de jonction naturel de l'armée anglaise avec l'armée prussienne, établie à Fleurus, à Bry, à Saint-Amand, à Ligny et à Sombref. En effet, l'occupation des Quatre-Bras par des forces imposantes réparait le mal que la trahison avait pu causer, consommait la séparation des armées ennemies, et assurait la possession de Sombref, dont le maréchal Grouchy était chargé de s'emparer avec le 3<sup>e</sup> corps.

Ce dernier village, à trois lieues des Quatre-Bras, n'avait de point intermédiaire que celui de Bry; le maréchal Ney devait donc déboucher sur la route de Bruxelles, et le maréchal Grouchy sur celle de Fleurus. Napoléon comptait qu'à la nuit l'avant-garde du maréchal Ney aurait occupé les Quatre-Bras, et que, le lendemain 16, Blücher serait débordé par les deux maré-

chaux, tandis qu'il le presserait de front avec les autres corps.

Après ces dispositions, l'Empereur se porta sur Gilly. Le pont de Chatelet venait d'être enlevé par la tête de colonne du 4<sup>e</sup> corps, qui menaçait le flanc des Prussiens de Pirsch, que le 3<sup>e</sup> corps attaquait de face. Aussi ce général abandonna Gilly, et laissa pour protéger sa retraite deux bataillons formés en carré.

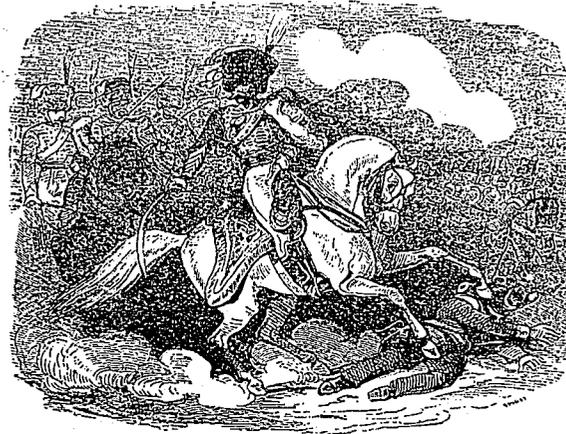
Retardé par leur résistance, l'Empereur ordonna au général Letort de donner tête baissée sur ces carrés avec les quatre escadrons de la garde et un du 15<sup>e</sup> de dragons. Les deux bataillons prussiens, bientôt enfoncés, perdirent beaucoup d'hommes et cinq pièces de canon. Mais Letort y périt, et l'armée eut à regretter un de ses plus braves généraux.

Pirsch se replia sur Fleurus.

À gauche, le maréchal Ney exécutait aussi son mouvement avec le 2<sup>e</sup> corps, dont la division Girard était détachée sur la droite. Il poussait l'ennemi de Gosselies, et forçait le prince de Weymar, après lui avoir pris huit cents hommes et deux pièces de canon, à lui abandonner le village de Frasmes, à une lieue des Quatre-Bras, où le prince passa la nuit avec quatre bataillons.

Le soir, Blücher n'avait pu réunir son armée. Cette opération eut lieu pendant la nuit. Quant à l'armée anglaise, elle demeurait tranquille dans ses cantonnements. Deux avis de notre attaque victorieuse ébranlèrent à peine Wellington.

Enfin, surpris au bal par un troisième courrier de Blücher, qui voulait livrer bataille le lendemain, Wel-



lington mit son armée en mouvement le 16 au matin, avec ordre de marcher sur la position des Quatre-Bras. Napoléon l'avait prévu en prescrivant la veille l'occupation de ce poste, véritable clef de la position de Blücher.

Dans le même moment, l'Empereur, à qui un officier de lanciers venait annoncer que l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras, envoyait le général Flahaut dire au Maréchal Ney de s'avancer avec toute l'aile gauche et de dissiper tout ce qui venait de Bruxelles, pendant que lui marcherait sur Fleurus, et que le maréchal Grouchy ferait son mouvement sur Sombref. À une heure, en débouchant de Fleurus, on aperçoit les Prussiens en avant de Ligny, sauf les trente mille hommes du général Bulow, qui étaient en routé de Liège pour rejoindre Blücher. Napoléon fut satisfait de trouver l'ennemi dans un ordre de bataille oblique : il ne doutait pas que l'aile droite prussienne, qu'il croyait débordée depuis le matin par le maréchal Ney aux Quatre-bras, ne touchât au moment d'être enveloppée, et il fit prendre position. Ainsi Blücher venait de lui-même chercher la bataille que Napoléon et son armée brûlaient de lui livrer.

Appuyée sur Bry, sur Saint-Amand, sur Ligny, l'armée prussienne présentait un front formidable. Elle comptait quatre-vingts-seize mille combattants et deux cents quatre-vingt-huit pièces de canon. Napoléon n'avait en ligne que soixante-sept mille hommes avec deux cent quatre pièces d'artillerie.

Cependant, cette infériorité numérique, l'Empereur fort du sentiment unanime qui transportait son armée, ordonna l'attaque. Elle commença à trois heures et demie.

Vandamme fit enlever Saint-Amand par une division, malgré une vive résistance. Cette division fut forcée de se retirer devant des forces supérieures; bientôt elle revint secourue par une autre division, et pendant ce temps, le général Girard, détaché du 2<sup>e</sup> corps, arrêta une colonne prussienne, Vandamme rentra dans Saint-Amand; mais ce succès coûta la vie au général Girard.

À centre de la ligne ennemie, Ligny était devenu le théâtre d'une action acharnée et glorieuse pour nos armes. Vers deux heures et demie, Napoléon, toujours persuadé que le maréchal Ney occupait les Quatre-Bras, lui avait envoyé un troisième ordre d'attaquer tout ce qui était devant lui et de rabattre sur le maréchal Grouchy, afin de concourir à envelopper le corps prussien réuni entre Bry et Sombref.

Une heure après, Napoléon expédia au maréchal un quatrième ordre, ainsi conçu : " Vous devez manœuvrer

« sur-le-champ de manière à envelopper la droite de l'ennemi, et tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement. *Le sort de la France est dans vos mains.* Ainsi n'hésitez pas un instant à faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et Saint-Amand pour concourir à une victoire peut-être décisive. L'ennemi est pris en flagrant délit au moment où il cherche à se réunir aux Anglais. » Cet ordre fut remis au maréchal à six heures du soir par le colonel Forbin-Janson.

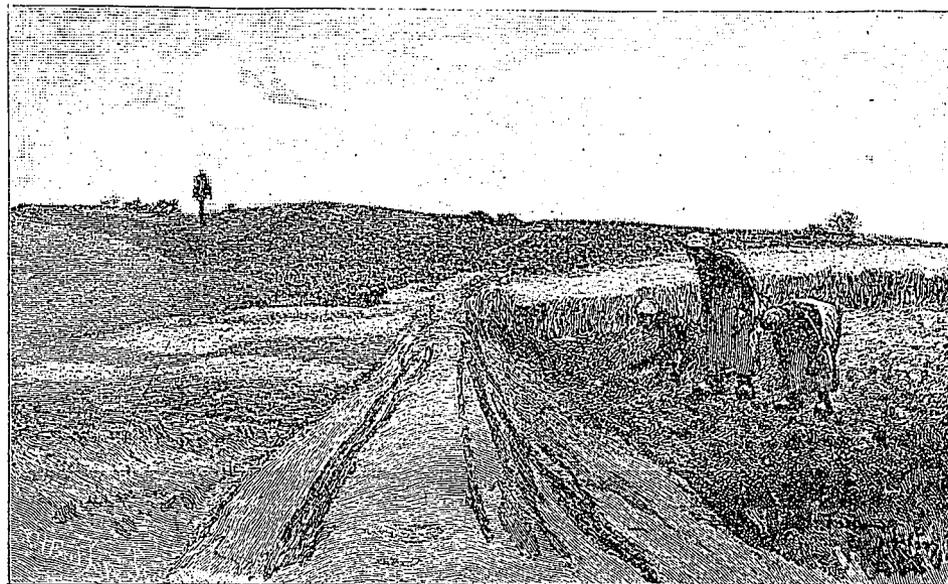
Dans sa route, le colonel Forbin-Janson rencontra le comte d'Erlon, qui, retardé dans sa marche, ainsi que l'avait été le maréchal Grouchy, se rendait enfin aux Quatre-Bras, à la tête du premier corps ; il lui donna communication de l'ordre relatif à l'aile gauche. Le général s'était empressé de s'y conformer, et déjà la division Durutte, qui était en tête, était arrivée à la hauteur de Villers-Peruin : c'était dans le moment où Blücher renouvelait ses attaques contre Saint-Amand, défendu par Vandamme.

Sur sa gauche, à Ligny, la bataille conduite par le comte Gérard était devenue terrible. Ce village fut pris et repris quatre fois, toujours avec la même valeur et la même opiniâtreté des deux côtés. Le combat se prolongeait par le nombre des troupes ennemies, et présentait une effroyable scène de carnage. Toutefois la résistance des Prussiens commençait à mollir, et l'intrépide Gérard était prêt d'enlever Ligny, quand l'apparition d'un corps signalé sur les derrières ralentit son attaque.

La garde impériale, qui se portait à son secours, suspendit sa marche pour aller au-devant de la colonne inconnue. C'était le corps du comte d'Erlon. Cet incident fit perdre trois heures précieuses. Malheureusement, d'Erlon crut devoir exécuter l'ordre du maréchal Ney de se réunir à lui ; il se déploya sur Frasmes, laissant aux prises la division Durutte. Ainsi, le corps de d'Erlon ne servit ni à Napoléon ni au maréchal, car il était trop tard pour qu'il pût avec utilité rallier l'aile gauche.

En effet, il était sept heures quand Napoléon apprit qu'il devait renoncer à envelopper l'aile droite de Blücher. Alors, il résolut d'enlever la victoire en perçant la ligne de l'ennemi, qu'il avait forcé par l'attaque de Saint-Amand à dégarnir son centre.

De son côté, Blücher, trompé par le mouvement rétrograde de la garde et des cuirassiers de Milhaud, avait cru à notre retraite, et il avait repris avec une violence nouvelle l'attaque sur Saint-Amand, dans le but de



LA ROUTE DES QUATRE-BRAS

rapprocher sa droite vers Chretien, où il comptait s'appuyer sur les Anglais. Mais la brigade de dragons que le maréchal Ney avait laissée à Villers-Peruin se porta vivement avec la division Durutte au devant de l'attaque de Blücher, qui se vit également arrêté par la division Gérard et par le 3<sup>e</sup> corps.

Le général prussien se trouva tout à coup dans la même position que Napoléon, obligé de renoncer à l'appui de Wellington et à la jonction des trente mille hommes de Bulow, comme Napoléon devait renoncer à la coopération du maréchal Ney, occupé devant les Quatre-Bras à contenir l'armée anglaise. Blücher se borna donc à s'établir au petit Saint-Amand, et parut s'arrêter. Cependant il conservait encore une partie de Ligny.

Saisissant tout à coup ce moment d'indécision de l'ennemi, l'Empereur lança les grenadiers à pied de la garde en colonne serrée par la grande route de Ligny, pendant que les grenadiers à cheval, tournant le village, prenaient en flanc la réserve prussienne. La vigueur et l'ensemble de ces deux attaques portèrent le désordre

dans les rangs des Prussiens : une horrible déroute précipita leurs troupes des hauteurs de Ligny, qu'elles couvrirent de leurs débris, et qui furent tout à coup couronnées par nos soldats.

Détrompé de son rêve de victoire, Blücher s'avança avec impétuosité au-devant de notre cavalerie à la tête de six escadrons, qui furent rompus par les cuirassiers de Milhaud. Lui-même eut son cheval tué, et il tomba au milieu de nos rangs ; mais il dut son salut à la nuit qui survint, et l'obscurité favorisa sa retraite.

Il laissa sur le champ de bataille une vingtaine de mille hommes, quarante canons et huit drapeaux : nous eûmes à regretter six mille deux cents hommes, sur lesquels la division Gérard à elle seule en perdit mille neuf cents.

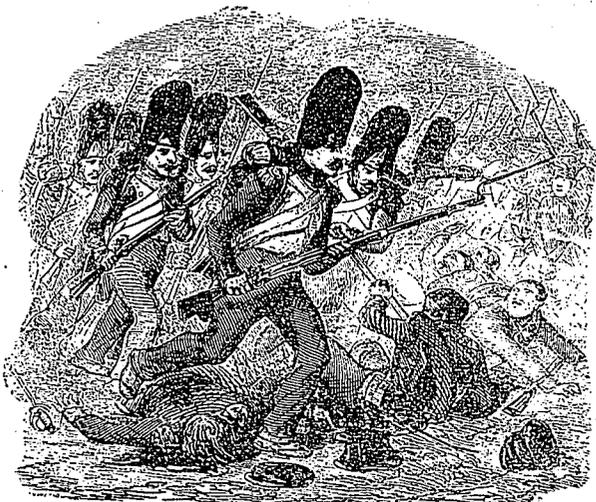
Après la bataille de Ligny, l'armée prussienne, à moitié détruite et dispersée, fit sa retraite dans le plus grand désordre : le premier et le deuxième corps sur Mont-Saint-Guibert, et le troisième sur Gembloix, où il fut rejoint pendant la nuit par les trente mille hommes

de Bulow. La précipitation et la fuite des ennemis, et surtout l'obscurité, nous empêchèrent de les poursuivre.

De son côté, Wellington passa la nuit aux Quatre-Bras ; mais, instruit de la défaite de Blücher, il ordonna la retraite sur Bruxelles. L'Empereur l'avait prévu : il expédia le général Flahaut au maréchal Ney, avec l'ordre de suivre les Anglais, et d'occuper enfin la position de Quatre-Bras.

L'Empereur avait jugé que si Wellington se retirait, il ne laisserait qu'une arrière-garde aux Quatre-Bras, et que, dans le cas contraire, il serait forcé de se replier devant l'attaque combinée du maréchal et des troupes qui allaient déboucher par la route de Namur.

En effet, après avoir détaché l'aile droite, forte de cinquante mille hommes, sous les ordres du maréchal Grouchy, pour ne laisser aucun relâche à Blücher, Napoléon se porta lui-même avec soixante-cinq mille hommes, à dix heures du matin, sur Marbais, où il prit position. De ce village il expédia au maréchal Ney un nouvel ordre d'attaquer les Quatre-Bras.



Un combat de tirailleurs et la marche de Napoléon mirent décidément Wellington en retraite à une heure. Le maréchal arriva aux Quatre-Bras avec le deuxième et le premier corps, et suivait toujours le général anglais, qui parut toutefois vouloir opposer une certaine résistance en avant de la forêt de Soignes.

En effet, Wellington s'arrêta à Waterloo, où il établit son quartier général. L'Empereur marchait derrière le maréchal ; son armée était forte de soixante-sept mille hommes et de deux cent cinquante pièces de canon.

Napoléon comptait sur l'exécution du mouvement qu'il avait prescrit au maréchal Grouchy. Mais celui-ci, mal informé de la marche de Blücher, porta la plus grande partie de ses forces vers Gembloux, pendant que le général prussien, qui avait gagné trois heures sur lui, était déjà à Wavres. Le maréchal ne fit que deux lieues dans la journée, et remit au lendemain la poursuite de l'ennemi.

Cependant ses ordres sont précis. Le maréchal doit ne pas perdre de vue les Prussiens, et rendre impossible leur jonction avec l'armée de Wellington.

Qui pourrait empêcher le maréchal d'attaquer Wavres le 18 à dix heures du matin ? Ce village n'est qu'à quatre lieues de Gembloux. Cette diversion est d'autant plus importante, que tout annonce pour le lendemain une grande bataille ; Napoléon la désire, car il espère frapper un coup décisif avant que la coalition ait jeté tous ses soldats sur la France.

La coopération de Grouchy était pour Napoléon le gage du triomphe ; la seule crainte qu'il éprouvât, c'était que Wellington n'osât l'attendre dans les plaines de Waterloo ; et, la nuit, il visita les lignes des grands gardes, pour s'assurer si l'ennemi ne lui abandonnait pas le champ de bataille.

Enfin l'aurore vient dissiper ses inquiétudes ; toute l'armée est devant lui ; les rayons du soleil ont éclairci tout à coup l'atmosphère, chargée depuis quelques jours de nuages orageux.

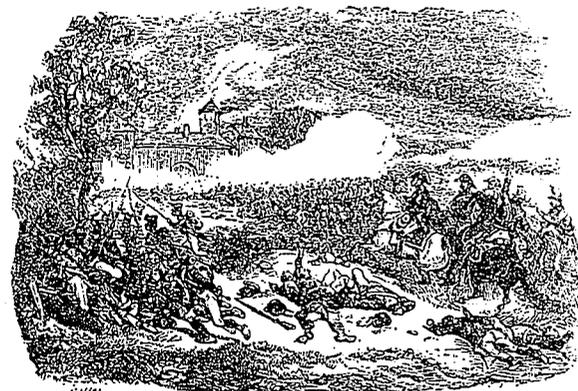
Les troupes anglo-bataves, rangées en bataille sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, en avant de la forêt de Soignes occupaient les hauteurs, depuis le plateau qui domine le château de Hougomont, jusqu'au penchant d'un autre plateau près des fermes de la Haie et de Papelotte.

La position de Hougomont, à la gauche des Anglais, devenait pour eux de la plus grande importance, car c'était par là que les Prussiens devaient les joindre. Wellington y avait jeté ses plus braves soldats ; c'est sur ce point aussi que Napoléon dirige la première attaque.

Jérôme, qui en est chargé, enlève le bois de Hougomont ; prise et reprise plusieurs fois, cette position reste enfin en notre pouvoir. Mais l'ennemi s'est maintenu dans le château, qu'il a crénelé avec soin, et qui renferme ses meilleures troupes ; le général Reille reçoit

l'ordre de mettre le feu à ce château avec une batterie d'obusiers.

A la droite, le comte d'Erlon, appuyé par une immense artillerie, se porte vers le village de Mont-Saint-Jean. Là éclate une épouvantable canonnade qui porte le ravage dans les rangs de l'infanterie anglaise et balaye le plateau.



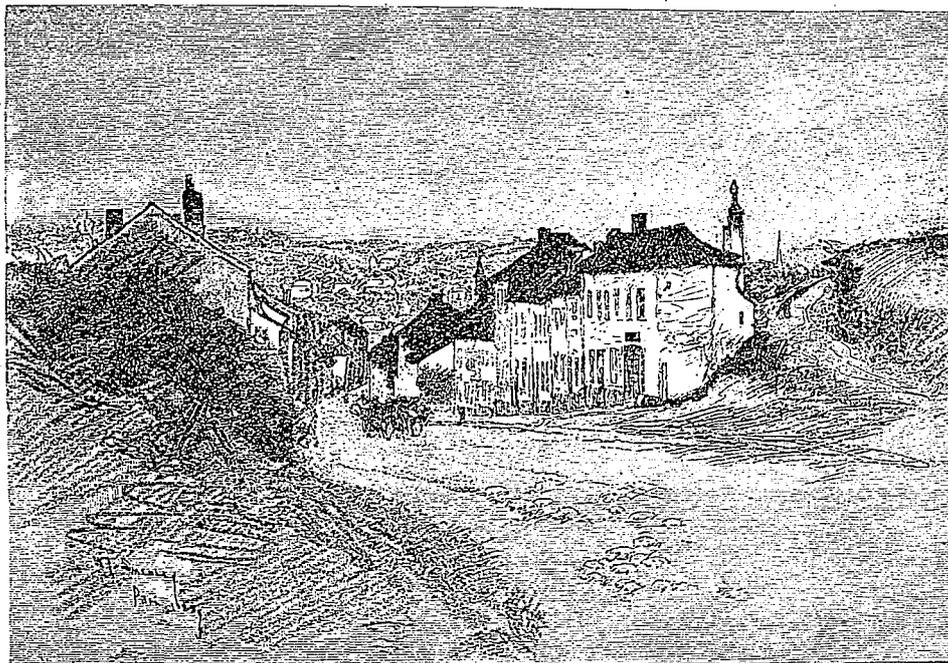
Napoléon, après avoir parcouru toute la ligne, au milieu de l'enthousiasme de ses troupes, se place sur une éminence près de la ferme de la Belle-Alliance, d'où il peut embrasser toutes les parties du champ de bataille disposer de ses réserves, et s'élançer à leur tête partout où le danger appellera sa présence.

Napoléon allait faire attaquer le centre de l'armée anglaise par le maréchal Ney, quand il aperçut un corps de troupes sur les hauteurs de Loint-Lambert. Sont-ce les divisions que l'Empereur a envoyé demander à Grouchy pour le secourir contre Wellington ? Une lettre interceptée lève bientôt tous les doutes, en apprenant que Bulow vient, avec ses trente mille hommes, occuper l'intervalle entre l'armée française et le corps de Grouchy.

Mais si ce maréchal n'a pu arrêter Bulow, ou s'est laissé devancer par lui, sans doute il arrive sur ces derrières ; il suit l'armée prussienne qu'il occupera assez longtemps pour que Napoléon en finisse avec Wellington.

En attendant, l'ennemi a quatre-vingt-dix mille hommes à opposer aux soixante-cinq mille hommes de Napoléon, qui est forcé de changer ses dispositions et de se priver d'une partie de sa réserve, afin d'empêcher l'attaque dont un nouvel ennemi le menace.

(à suivre)



WAVRES, VU DE LA ROUTE DE GEMBLoux

### LA TROISIÈME BATAILLE

Napoléon connaît toute l'étendue du péril qui le menace. Le soleil a disparu sous l'horizon ; la garde n'est pas encore engagée ; elle va livrer son dernier combat et mourir.

Napoléon commande : une effroyable canonnade s'établit de nouveau.

Bliicher avance, une division marche au pas de charge contre la colonne prussienne : cette division est culbutée sous les yeux de Napoléon, dont la surprise et l'impatience sont extrêmes.

— Ces Prussiens ! s'écrie-t-il en frappant sa botte de sa cravache, oh ! ces Prussiens ! mais depuis un quart d'heure ils devraient être entamés !

Aussitôt il ordonne à quatre escadrons de la garde de

charger. Deux mille braves d'élites (grenadiers et dragons) se jettent tête baissée sur cette masse compacte d'ennemis.

Le bruit dominant (au dire d'un témoin oculaire) devint alors semblable à celui que feraient un grand nombre de chaudronniers à l'ouvrage : c'étaient les coups des sabres qui tombaient sur les casques, sur les cuirasses.

Mais que pouvaient ces quatre escadrons contre 12,000 chevaux frais ? Aussi furent-ils culbutés ! Dès lors la confusion ne fit qu'augmenter. C'est à ce mouvement, dit-on, que fut entendu le cri fatal de *Sauve qui peut !*

Ce fut alors aussi que furent prononcées ces paroles sublimes : *La garde meurt et ne se rend pas !* Appartiennent-elles à Cambronne, déjà grièvement blessé, ou

à Dorsenne, ou à Michel, tous deux tués en même temps ?... Peut-être... car celui qui les prononça ne dut pas leur survivre.

\* \* \*

Cependant sur un plateau appelé le *Mont-Saint Jean*, où s'est retiré Napoléon, une dernière réserve est restée inébranlable au milieu des flots tumultueux de l'armée. L'Empereur s'est placé dans les rangs de ses braves ; il a mis l'épée à la main, et comme eux est redevenu soldat.

Ces vieux compagnons, incapables de trembler pour leur vie, s'effraient du danger qui menace leur Empereur ; ils le conjurent de s'éloigner :

— Retirez-vous, lui disent-ils, ce n'est pas ici votre place !

Napoléon résiste, et, après avoir fait former le carré à ses grenadiers, il commande lui-même le feu.

Mais les officiers qui l'entourent s'emparent de la bride de son cheval et l'entraînent : puis, se pressant autour de leur aigle, et adressant à Napoléon un dernier adieu, ils se précipitent sur l'ennemi après avoir jeté un dernier cri de *Vive l'Empereur !*

A l'impétuosité de ce choc on reconnut les vainqueurs d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram. Prussiens, Russes, Saxons, Anglais, Autrichiens, tous suspendirent leurs cris de victoire, et se réunirent contre cette poignée de héros pour l'abattre d'un seul coup.

Ceux dont la mort trompa l'attente se fusillèrent entre eux pour ne pas survivre à leurs frères d'armes, et pour ne pas mourir de la main d'un Prussien, mais ce ne fut qu'après s'être faits eux-mêmes un lit mortuaire des corps de vingt mille étrangers.

Or, quand on pense que 8,000 hommes de la garde, exténués de fatigues et de besoin, luttèrent ainsi pendant cinq heures sur un terrain inégal et bourbeux contre 130,000 combattants, et que sur ces 8,000 héros, plus de 7,000 succombèrent, n'est-ce pas aux vaincus qu'on doit décerner la palme de la victoire ?

Mme Durand. — Croyez-vous toutes les atrocités que vous lisez dans les journaux.

Mme Boncœur. — Evidemment, si on les attribue à des gens de ma connaissance.

## LES AVANTAGES DE LA MODE



La fille (*en wagon*). — Maman, ce Monsieur, à côté de moi, me regarde tout le temps ; c'est gênant.

La maman. — Si ce n'est que cela, il y a un moyen de l'en empêcher ; tu n'as qu'à relever ta manche, ma fille.

## Il le trouvera

Celui qui veut guérir vite et bien son rhume ou sa bronchite trouvera un remède efficace et sûr dans le **Baume Rhumal**. Toutes les pharmacies en sont pourvues.

Dame Charitable (*à un mendiant*). — Est-ce que vous cherchez de l'ouvrage ?  
Le mendiant. — De l'ouvrage ? qu'est-qu'c'est qu'ça ?

Vous avez dit à Mme Ferrier que j'étais sortie ?

— Oui, madame.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit : En voilà une chance ?

On vient de faire des manœuvres.  
Un supposé blessé est amené aux ambulances.

Le chirurgien. — Qu'est ce ?

Un des ambulanciers. — Un cas grave, major : blessure à la tête, insensibilité complète.

Le major. — Qu'avez-vous fait ?

L'ambulancier. — J'ai pansé la plaie et j'ai donné au blessé du rhum coupé d'eau.

Le major. — Un grog ! Mais, animal, comment pouvez-vous supposer qu'un homme insensible puisse l'avaler ?

— Mais, major, c'est lui qui me l'a demandé.

La paresse est celui de nos défauts qui fait le meilleur ménage avec l'amour-propre.

G.-M. VALTOUR.

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANÉMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

## SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00  
SIX BOITES, " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD**

1882, rue Ste-Catherine, Montréal

## Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Êtes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la **FAIBLESSE FEMININE**.

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous.

Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges  
... du Dr Coderre

Pour Femmes  
Pales et Faibles

Votre cas, tant mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traitées, mais guéries par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démolition se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour l'allègement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

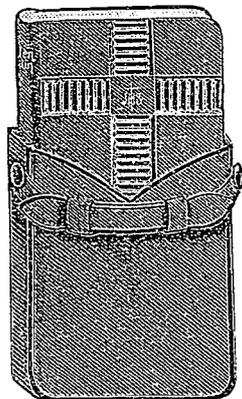
ADRESSEZ :

*Cie Chimique Franco-Américaine*

Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - Montréal.

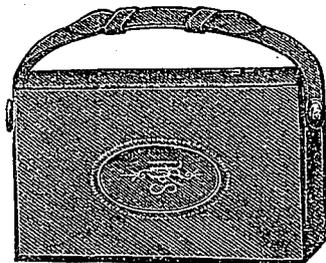
# La grande librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256 et 258, rue St-Paul, Montréal

## • SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION •



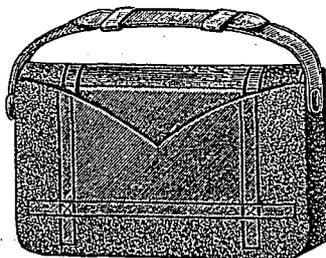
Reliure No 705

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75  
PAROISSIEN N° 1021..... \$ 3.00



Reliure No 709

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 710

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.75



## - - Chapelets - -

Chapelets en nacre	de 25 cts à	\$3.00	la pièce
.. cristal	10 cts	4.50	..
.. grenat	10 cts	2.00	..
.. améthyste	25 cts	4.00	..
.. topaze	25 cts	4.00	..
.. coco	10 cts	0.50	..

## ETUIS A CHAPELETS

Étuis à chapelets en veau, cuir de Russie, maroquin, chagrin, mouton chagriné, de 10 cts à 50 cts la pièce.

## INSCRIPTIONS

Inscriptions en or, noms et date de la 1re communion, apposées sur tous les étuis, 25 cts extra pour chaque.

## BRACELETS PORTE-BONHEUR

En cristal,	de 40 cts à	\$1.50	la pièce
En améthyste,	40 cts	1.50	..
En topaze,	40 cts	1.50	..
En saphyr,	40 cts	1.50	..

## - - Médailles pour Communautés - -

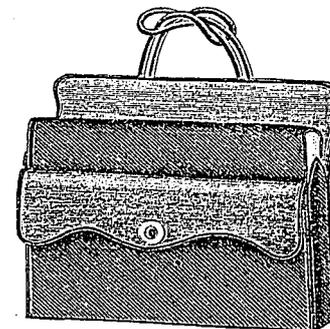
En argent contrôlé, avec place au verso pour inscription de la date

Prix : 30 cts, 40 cts, 60 cts, 80 cts et \$1.00 la pièce.



Reliure No 715

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 716

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75

## COLLIERS POUR MEDAILLES

Prix : 30 cts, 60 cts, 90 cts, \$1.70 et \$2.00 la pièce.

## CROIX EN NACRE DE PERLE

Surmontée d'un christ en argent contrôlé.

Prix : 30 cts, 40 cts, 55 cts, 75 cts et \$1.35 la pièce.

# LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,  
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES  
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des  
journaux illustrés du Canada.

**ABONNEMENT :**

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25  
Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils  
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication  
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau: 22, rue St-Gabriel, Montréal

## N. LÉVEILLÉ

### Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt

138 1/2, RUE ST-LAURENT

**MONTREAL.**

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

**\$1,000** DE RECOMPENSE offertes  
pour un sirop plus agréa-  
ble au goût et qui guérira la

TOUX,  
LES  
RHUMES

PASTHME,  
plus rapi-  
dement  
que le



Marque de commerce

**MENTHOL COUGH SYRUP**  
ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 15 Jan. 1896.  
Roy et Boire Drug Co., Messieurs: — Je, sous-  
signé, certifie que j'ai guéri des cas de toux opiniâ-  
tres et bronchites par l'emploi du Menthol  
Cough Syrup, manufacturé par Roy & Boire  
Drug Co. Je le recommande à toutes les personnes  
qui sont atteintes de ces maladies.

J. D. Lemay, M. D.,  
No 91, rue Manchester.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:

25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA

222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

## RELIURE

POUR LE

### Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs  
assorties, avec titre en or sur  
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra R 60, 75c et \$1.  
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL.

# PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes:

**Montre en Argent allemand valant \$3**

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

**FORMEZ DES CLUBS**

**Montre en Acier oxidé valant \$10**

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

**Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans**

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

A Montréal, servi à domicile - - - 12 mois \$3.00 — 6 mois \$1.50

Au Canada et aux Etats-Unis - - - 12 mois \$2.50 — 6 mois \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

Adressez toute communication :

“LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,”

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

